

11. MEXIQUE et EQUATEUR 2001

Semaine du mardi 16 au lundi 22 octobre 2001 (au Mexique...)

Mardi, 5 heures du matin, c'est le départ pour un voyage d'un mois au Mexique et de 5 semaines en Equateur. Surprise : le métro est en grève, ils travaillent trop ! C'est ça, le service public... Du coup, je prends un taxi pour la gare, puis le bus pour l'aéroport. Vol à 8 heures pour Madrid (avec une heure de retard, à cause du brouillard) et à 13H30 pour Mexico (encore une heure de retard...). Arrivée à destination à 17H10 (7 heures de décalage, donc 00H10 heure française, presque 11 heures de vol).

C'est mon second voyage au Mexique : j'avais visité le Yucatan en février 2000. Cette fois-ci, ce sera le tour de toute la partie centre et ouest du pays ainsi que le Chiapas. Quant à l'Equateur, je m'y rendrai pour la quatrième fois, cette fois-ci pour une grande virée à l'intérieur de ce petit pays sympathique et pour y revoir de nombreux amis.



[Petite présentation géographique du Mexique \(avec des extraits du Guide du Routard\):](#)

Le Mexique est un grand pays, presque 4 fois la France (et quatorzième plus grand pays du monde), qui possède 3200 kilomètres de frontière avec les Etats-Unis et beaucoup moins avec le Guatemala et le Belize. Comme les Etats-Unis, le Mexique est une fédération : 31 états la composent. Deux énormes chaînes de montagnes traversent le pays du nord au sud : la Sierra Madre occidentale côté pacifique et la Sierra Madre orientale côté Atlantique. Entre ces deux épines dorsales s'étend l'Altiplano, dont les altitudes varient entre 1 000 et 3 000 mètres et qui abrite les deux plus grandes villes du pays : Mexico et Guadalajara. La moitié du Mexique est à plus de 1 500 mètres d'altitude ! On peut donc passer en une journée du très froid au très chaud...

Montagnes donc, volcans très hauts (Pico de Orizaba à 5 700 mètres !), mais aussi plages, forêts tropicales ou étendues désertiques : la gamme de paysages est vraiment variée...

[Petite présentation historique du Mexique \(avec des extraits du Guide du Routard\):](#)

Le Mexique, comme le continent américain en général aurait été peuplé par des tribus venues de Mongolie, qui traversèrent le détroit de Béring il y a environ 40 000 ans et migrèrent vers le Mexique entre 25 000 et 16 000 ans avant J.C. Après plusieurs civilisations déjà assez avancées vit le jour, vers le quatrième siècle, la civilisation maya, qui connut son apogée au neuvième siècle. Y succéda, dès le treizième siècle, la civilisation aztèque. Les Aztèques étaient des barbares sanguinaires, mais aussi des hommes cultivés.

C'est en 1519 que les Espagnols débarquèrent : la prophétie toltèque se réalisait. Les Indiens furent fortement impressionnés par les 11 navires, les 16 chevaux (inconnus là-bas) et l'artillerie de Cortés et, dans les premiers temps, résistèrent peu à l'invasion. Avec ses 600 hommes, Cortés fonda la ville de Veracruz. Puis différents combats s'ensuivirent. Le Mexique devint une vice-royauté de la Nouvelle-Espagne en 1535. Les Indiens furent alors exploités, pratiquement réduits à l'esclavage, sinon décimés, et ce jusqu'au dix-neuvième siècle. Puis des Noirs, dont on estimait le rendement à celui de quatre Indiens, furent importés d'Afrique. Puis ce fut, comme dans toutes les colonies, le pillage des richesses du sol : or, argent, pierres précieuses...

Le 16 septembre 1810, célébré depuis comme jour anniversaire de l'indépendance, fut malheureusement surtout le départ d'une révolution avortée, suivie d'un chaos inextricable. Entre 1821 et 1876 (date de l'arrivée au pouvoir du dictateur Porfirio Diaz), il y eut deux régences, deux empereurs, plusieurs dictateurs et suffisamment de présidents pour que le Mexique ne connaisse pas moins de 74 gouvernements ! De 1876 à 1911, Porfirio Diaz donna au pays une stabilité politique, mais fit de très nombreux mécontents, dont les fameux Pancho Villa et Emilio Zapata. Ce n'est qu'en 1920, après l'assassinat d'Emilio Zapata et de Venustiano Carranza, que la guerre civile prit fin. Trois ans plus tard, Pancho Villa fut également assassiné. Puis ce fut, jusqu'en 1994, une démocratie à... partie unique !!!

Et aujourd'hui?

Aujourd'hui, la population du Mexique avoisine les 100 millions d'habitants (50 au km²), se plaçant onzième au niveau mondial. L'espérance de vie est de 72 ans, c'est bien, mais le produit national brut par habitant n'est que de 1840 FF par mois (9^{ème} d'Amérique, 51^{ème} du monde).

Mais au Mexique, les indigènes sont toujours refoulés, exploités par les Blancs, ce qui explique entre autres les mouvements de guérillas menés par des hommes comme le sous-commandant Marcos, au Chiapas notamment.

Bon, je reviens à mon voyage...

De l'aéroport, un taxi coccinelle vert m'emmène jusqu'à mon hôtel, dans le centre historique de Mexico : ma chambre est propre et tout à fait convenable. Et à 20 heures, heure locale, je me couche, fatigué...

Mercredi, je me réveille de bonne heure après un sommeil fort agité : insomnies dues au décalage horaire. Le temps est gris, ce qui est normal à Mexico : ici, même s'il fait beau, le ciel est toujours gris à cause de la pollution.

C'est aujourd'hui que je commence mon régime Herbalife : j'ai plus de 15 kilos à perdre, ce sera dur, surtout à cause de la tentation : au Mexique, il y a des stands de bouffe et des petits restaurants partout, et cela sent bon !

Dès 7 heures, je suis dans les rues du centre historique et commence ma visite...

Mexico est la plus grande agglomération du monde : 60 kilomètres sur 40 et 25 millions d'habitants ! Elle possède aussi la plus grande avenue du monde, longue de 60 kilomètres. Et la ville continue de s'agrandir continuellement : 8 000 personnes viennent s'y installer chaque jour ! Tout autour de l'aéroport s'étend d'ailleurs un immense bidonville.

Construite à 2 300 mètres d'altitude sur des lacs asséchés, elle est vieille de 677 ans. En plus du terrain instable, elle est victime de secousses sismiques très fréquentes. Par exemple, le 19 septembre 1985, un tremblement de terre d'une amplitude de 8,2 sur l'échelle de Richter a fait plus de 8 000 morts et détruit des centaines d'immeubles. Plus récemment, le 7 octobre 2001 (la semaine dernière), un autre tremblement de terre (6,1 sur l'échelle de Richter) n'a fait ni morts, ni dégâts, tant mieux.

Au fait, savez-vous comment s'appellent les habitants de Mexico ? Les Chilangos ou Capitalinos...

Mais revenons à ma visite... C'est tout d'abord la saleté dans les rues qui me surprend, et puis tous ces immeubles et monuments gris. Beaucoup sont penchés, certains carrés de maisons se sont même enfoncés d'un ou deux mètres, à cause de la fragilité du terrain et des séismes, c'est incroyable ! J'ai même peur de rentrer dans l'église de la Santissima, vraiment tordue : comment tient-elle encore ? Des clochards dorment sous des sacs en plastique, des dizaines de gens cuisinent dans la rue près des petits restaurants populaires. Il y a de la vie !

Je parcours donc tout le centre historique jusqu'à l'heure du déjeuner, puis visite l'après-midi le musée national d'anthropologie, qui est bien fait et donne une bonne idée des différentes cultures du pays. Pour y aller et en revenir, j'emprunte le métro, gigantesque, le troisième du monde par la taille et construit par les Français et les Canadiens. Outre les couloirs trop longs dans lesquels je me suis souvent perdu, il a deux particularités : le trajet ne coûte que 1,30 F et, pour une question de sécurité, il y a des wagons spéciaux pour les femmes qui le désirent.

De retour à l'hôtel à 18 heures, j'y attends la livraison de la voiture que j'ai louée depuis Marseille chez Hertz par Nouvelles Frontières. Elle arrive : une catastrophe ! C'est une vieille Volkswagen Coccinelle de plus de 100 000 kilomètres, il n'y a presque pas de place pour les bagages et, en plus, ces derniers sont à la vue de tous : quand on sait les vols et la délinquance très importante qu'il y a au Mexique, il est impossible de voyager avec des bagages visibles de l'extérieur de la voiture. Je la refuse donc, et me voilà parti à l'aéroport avec le livreur pour régler ce litige. Nous y arrivons après une bonne heure d'embouteillage et je vois le directeur d'Hertz : premièrement, il n'a que des coccinelles en catégorie A, deuxièmement ils ne tiennent plus de catégories B, C ou D et la E coûte beaucoup plus cher : Mais je ne peux faire autrement et je dois payer, après une heure de discussion, presque 3 000 francs de plus pour le mois, alors que j'avais déjà payé plus de 8 000 francs à Marseille ! Presque 400 francs par jour, alors qu'aux Etats-Unis c'est moitié prix ! Et ne croyez pas qu'à ce prix-là j'ai une bonne voiture. Non ! C'est une Nissan Tsara, qui ne mérite pas plus que d'être dans une catégorie A ou B : elle a plus de 82 000 kilomètres et je m'apercevrai plus tard que mon siège est très inconfortable, que les amortisseurs n'ont jamais dû être changés, que les essuie-glace n'essuient pas bien du tout et que le poste de radio ne garde aucun réglage en mémoire, c'est pratique ! Elle n'a pas de lève-vitre électrique, mais elle a l'air con(ditionné), ce dont je ne me sers jamais. Je me suis vraiment fait avoir sur toute la ligne, mais je suis obligé d'accepter. Soyez sûr que Nouvelles Frontières et Hertz vont m'entendre à mon retour...

Je suis complètement crevé par cette journée, il est 21 heures, il fait nuit noire et je dois donc maintenant retrouver mon hôtel ; heureusement, le livreur prend une autre voiture et me précède dans les embouteillages pour me guider.

K.O., c'est bien le mot pour clore cette journée : entre la fatigue due au décalage horaire, à l'altitude, à ma longue marche et les déboires de ma voiture, je suis vraiment K.O. à la fin de cette première journée à Mexico...

Jeudi, après une nuit un peu meilleure que la précédente, je quitte l'hôtel à 6H30. Pour vous situer : en ce moment, à Mexico, la nuit tombe vers 18 heures et le jour se lève vers 6 heures (journées courtes, donc...). Pas trop de circulation dans la ville à cette heure-ci.

Il fait beau et je me rends tout d'abord à Cholula, où se trouve la plus grande pyramide du pays : mais on ne la voit pas, elle est recouverte d'une colline d'où la vue sur Cholula et ses nombreuses églises est très jolie. Je poursuis ma route

jusqu'à Puebla, une ville de 1,5 millions d'habitants dont le centre historique est bien conservé et plaisant. Visite de deux heures et déjeuner (mon régime m'autorise un repas normal par jour et, par facilité, j'ai choisi le déjeuner).

L'après-midi, de mauvaises routes, étroites et embouteillées, m'emmènent jusqu'à Jalapa. De nombreux camions sont mal (pas du tout ?) réglés et des nuages de fumées s'engouffrent dans ma voiture. Le pire est qu'il y a partout des dos d'ânes et des ralentisseurs, souvent non signalés, et mon dos (d'âne ?) en prend un coup. Avant l'arrivée à Jalapa, les paysages sont jolis et je retrouve le moral.

Dans le centre, je n'arrive pas à me garer pour aller à l'hôtel que j'avais choisi ; au bout d'une demi-heure je trouve un parking qui me demande 70 francs pour la nuit et je préfère m'éloigner un peu. Je m'arrête finalement dans une "posada" et prends, pour 50 francs, une grande chambre un peu humide. Puis je vais me connecter une heure sur Internet. Je rentre à l'hôtel vraiment crevé : j'ai roulé 370 kilomètres aujourd'hui et, surtout, mon dos me fait mal.

Vendredi. Que j'ai mal dormi cette nuit ! Bruit du bar juste à côté jusqu'à trois heures du matin, bruit de la rue aussi, froid (ma couverture trop mince ne suffisant pas) et mal de dos. Ça ne s'arrange pas...

Je pars à 7 heures, il fait très beau et je traverse de splendides paysages. J'arrive deux heures plus tard à Veracruz, là où Cortés débarqua en 1519, dans le Golfe du Mexique (mer des Caraïbes): c'est aujourd'hui une ville de 1,3 millions d'habitants et le premier port du Mexique. Grandes avenues, circulation fluide et aucun problème pour se garer : bon Dieu, que c'est agréable ! Il fait très chaud. Malheureusement, le musée que je désirais visiter est fermé pour la journée. Je me balade un peu dans le centre, puis repars en direction de Villahermosa que j'espère atteindre avant la nuit. En vain...

Le temps se couvre un peu, dommage. La route est bonne et assez dégagée, sauf aux environs de Acayupan, où se trouvent de nombreux ralentisseurs. Finalement le crépuscule tombe bien avant Villahermosa, et je dois rouler encore presque deux heures et 100 kilomètres avant de trouver un hôtel. C'est la galère, moi qui n'aime pas rouler de nuit ; en plus, ici, c'est hyper-dangereux et je me fais peur plusieurs fois (une expérience à ne pas renouveler) ...

L'hôtel, à Heroica Cardenas, n'est pas génial, loin de là : petite chambre délabrée et pas très clean (cafards et araignées...), sans fenêtre, pour 80 francs. Le seul avantage et que l'hôtel est bien situé, sur le Zocalo (la place centrale), et possède un parking. Et puis je suis tellement crevé que je n'ai pas le courage de chercher autre chose. L'air de rien, j'ai parcouru 616 kilomètres aujourd'hui et mon dos me fait terriblement souffrir malgré les médicaments. Je me promène un petit quart d'heure sur la place avant de me coucher.

Mille milliards de mille sabords : le couple de la chambre d'à côté fait un raffut de tous les diables et me réveillent ce **samedi** à 5 heures du matin ! Vraiment, je trouve que ce voyage mexicain commence mal : je suis fatigué depuis le premier jour et je n'arrive pas à récupérer...

Du coup, je me lève et pars dès 6H30, direction Villahermosa, à une cinquantaine de kilomètres. C'est une ville de 300 000 habitants, où je visite dès l'ouverture le parc archéologique de La Venta, au cœur d'une végétation exubérante : y sont exposées les célèbres têtes olmèques, dont certaines pèsent 30 tonnes et d'autres monuments de l'époque (entre 1000 et 300 avant J.C.). Malheureusement, beaucoup sont en mauvais état.

Je continue ensuite ma route jusqu'à Palenque, dans le Chiapas, où j'arrive pour déjeuner. Après un poulet/tortillas, je vais visiter le fameux site maya, dont plusieurs temples ont été reconstitués : c'est impressionnant et superbe, car entouré d'une végétation luxuriante.

Deux heures plus tard, me voici reparti. Avec mes médicaments, je souffre déjà moins du dos ; et puis la route est assez bonne aujourd'hui. Après avoir parcouru des routes de montagne, offrant de jolies vues sur des paysages sauvages et traversant de petits villages indiens où les femmes portent des vêtements très colorés et vont pieds nus, j'arrive à la nuit à Ocosingo, après 332 kilomètres de route.

Ocosingo étant un petit point sur ma carte, je pensais trouver un petit village : mais Ocosingo compte plus de 20 000 habitants ! Je trouve facilement un petit hôtel pas trop cher. Il pleut un peu et j'en profite pour me connecter deux heures sur Internet.

Dimanche, je me lève, bien reposé, après une très bonne nuit ; j'ai retrouvé ma forme et quitte l'hôtel à 6h30. Le ciel est couvert et, comme hier, je parcours des petites routes de montagnes, traversant des forêts et des villages indiens. Je croise aussi plusieurs fois des cavaliers, avec leur sombrero sur la tête.

J'arrive à Chinkultic où des ruines mayas, en hauteur, surplombent un vaste et bel horizon. Puis, l'après-midi, je vais me promener dans les lagunes de Montebello, près de la frontière du Guatemala : de nombreux lacs à 1 500 mètres d'altitude, chacun ayant une couleur différente. Le soleil brillant par intermittence, c'est très beau ! Malheureusement, je crève ; enfin pas moi, la voiture... Je répare et repars.

Du coup, c'est à la nuit, après 280 kilomètres, que j'arrive à Comitán, une ville de 100 000 habitants. J'y trouve une chambre toute simple, à 40 francs, près du Zocalo, où je vais me promener en soirée. Le Zocalo, je l'ai déjà dit, est le nom de la place principale de toutes les villes mexicaines ; on y trouve en général la cathédrale, des édifices publics, des hôtels et restaurants et un jardin arboré.

Pourquoi ce nom de Zocalo ? Cela veut dire "socle", et cela vient du fait que la place principale de Mexico est restée très longtemps avec un socle au milieu, attendant une statue qui n'est jamais venue...

Tous les soirs, et encore plus en fin de semaine, le Zocalo est le lieu de rencontre et de vie de tous les citoyens. C'est un endroit agréable et il est amusant de les regarder faire, car ils tournent en rond sur la place, tous dans le même sens, par petits groupes qui discutent. Bon, certains s'assoient quand même de temps en temps...

Lundi, je repars toujours de bonne heure, après une nouvelle nuit bien reposante. Je suis en forme, et peut-être ai-je déjà perdu deux ou trois kilos grâce à mon régime que je fais très sérieusement, malgré les tentations de tous les instants. Courage, mon gars...

Encore une route traversant de petits villages, arrêt pour faire réparer mon pneu (coût : 8 francs, une fortune!), je prends mon temps, profite de tout, le Chiapas est si agréable, et j'arrive à San Cristóbal de las Casas vers midi. Cette ville, située à 2 200 mètres d'altitude, a été créée en 1528 et compte 300 000 habitants. Elle est très touristique, avec des hôtels, des restaurants et des boutiques de partout, beaucoup de touristes aussi, mais reste néanmoins très agréable : des maisons colorées, quelques vieilles églises, de petits marchés artisanaux et beaucoup d'indiennes, dans leurs beaux vêtements traditionnels, qui vendent à la sauvette.

Je déjeune à midi au restaurant d'Eduardo (un ami sympathique de mon amie Véronique et, comme vous le savez, les amis de mes amis...), qui me donne des conseils pour visiter les environs. Puis, après avoir déposé mes affaires à l'hôtel, je pars en voiture, puis à pied, à la découverte de la ville. Je me rends aussi dans une coopérative artisanale, aidée justement par une association créée par Véronique.

127 kilomètres parcourus dans la journée. Soirée Internet et balade sur le Zocalo. Ainsi se termine ma première semaine de voyage, avec 1 740 kilomètres parcourus...

Semaine du mardi 23 au lundi 29 octobre 2001 (au Mexique, suite...)

Le Chiapas est considéré comme une des régions les plus pauvres du monde : en 1994, les Nations Unies avaient classé dans la catégorie "extrêmement pauvre" 94 des 110 communes du Chiapas, c'est vous dire ! Certains Indiens se révoltèrent et ainsi naquit l'insurrection zapatiste, sous les ordres du sous-commandant Marcos. A l'inverse, des groupes de paramilitaires commirent des massacres dans des villages indiens en 1997 et 1998. Aujourd'hui, des accords ont été signés et le calme semble revenu. Mais pour combien de temps ?

Et le Chiapas est vraiment une belle région !

Mardi de bonne heure, je vais faire un tour au marché de San Cristobal, très vivant : on y trouve de tout. Puis je me rends à Tenejapa en traversant de superbes paysages. Il fait très beau et déjà chaud à 10 heures du matin. Je continue jusqu'à San Juan Chamula, un village indien assez particulier. En effet, l'église catholique est un lieu de pèlerinage très spécial : par terre, de la paille et des milliers de bougies allumées au milieu des gens qui boivent, qui prient ou jouent de la musique. En fait, les Indiens Tzotziles ont mélangé leurs traditions et le culte catholique, c'est très curieux et superbe. Devant l'église se tient un petit marché où j'arrive à prendre discrètement quelques photos ; en effet, les Indiens se laissent difficilement photographier : certains touristes se sont déjà fait confisquer leur appareil photo ou se sont retrouvés en prison pour cela, paraît-il...

Je passe par Zinacatan, me fourvoie en voulant prendre un raccourci qui s'avère un cul de sac et continue jusqu'à Tuxtla Gutierrez. En route, je traverse une petite ville en fête, où pratiquement tous les gens portent de beaux costumes colorés : ils attendent le gouverneur de l'état et il y a foule. Visiblement les enfants ne sont pas allés à l'école pour cet évènement... A Tuxtla, je crève encore : même roue, même trou, la réparation si chère d'hier n'a pas tenu et j'en suis cette fois-ci pour 16 francs de ma poche ! En espérant que cela tienne...

Au nord de Tuxtla, la route qui surplombe le Canyon de Sumidero offre des points de vue époustouffants : le Rio Chapa se trouve à plus de 1 000 mètres en-dessous !

Comme il n'est que 16 heures, je décide de continuer ma route jusqu'à la nuit. C'est ainsi que je m'arrête pour dormir dans un hôtel sans confort à San Pedro Tapanatepec, après 403 kilomètres parcourus. Il fait très chaud, mais ma chambre est pourvue d'un ventilateur bien utile qui éloigne, de plus, les moustiques voraces.

Mercredi, je suis surpris car il n'y a pratiquement pas de circulation sur la route principale qui rejoint Oaxaca. Il fait encore beau et (trop) chaud. Je quitte le Chiapas et, au bout de 250 kilomètres, apparaissent les premiers cactus candélabres, puis les champs de maguey, une plante grasse cultivée pour en faire la boisson alcoolique locale : le mezcal.

Je déjeune sobriement, puis m'arrête à Mitla, un village indien où subsistent quelques ruines datant d'un millier d'années : un peu décevant. Cependant l'église est belle et le petit marché touristique sympathique. Je goute trois sortes de mezcal (entorse à mon régime) et achète une bouteille que je réserve à mes amis équatoriens.

Je traverse un autre village indien, Tlacoahuaya, et arrive enfin, après 405 kilomètres, à Oaxaca (prononcer oaraca), ville de 300 000 habitants à 1 500 mètres d'altitude. Je m'arrête pour me faire tondre chez une coiffeuse (16 francs), puis m'embourbe dans les embouteillages. La nuit est tombée, les noms des rues sont illisibles, la circulation est délirante et il n'y a pas de place pour garer : bref, une vraie galère ! Je trouve finalement une auberge de jeunesse, bien chère pour ce que c'est : j'ai l'impression de vivre une expérience dans un bidonville, ici tout est fait de bric et de broc. Visiblement, Oaxaca est une ville très chère...

Pour me dégourdir les jambes, je vais faire un tour au marché central, où je cherche un étal vendant les fameuses sauterelles grillées, mais je n'en trouve pas, puis vais à deux "cuadras" (pâté de maisons) de là jusqu'au Zocalo, centre piétonnier, très vivant, où j'assiste notamment à un concert de marimbas.

De retour à l'auberge de jeunesse, je pianote une heure sur l'ordinateur avant d'aller me coucher.

Finalement, je n'ai pas trop mal dormi et me lève, bien reposé, ce **jeudi**. Il fait beau et, dès 6H30, je pars me balader à pied durant deux heures dans le centre historique d'Oaxaca. La ville est calme ce matin, j'admire de très belles églises et bâtisses colorées, et assiste même par hasard à une parade policière. Puis je récupère ma voiture et monte au Mont Alban, une cité religieuse construite à 2000 mètres d'altitude par les Zapotèques entre 500 avant JC et 800 après JC : l'ensemble des pyramides et des tombes est assez impressionnant, je dois le reconnaître, et c'est beau.

Je rejoins ensuite Cuilapan, où se trouvent les ruines bien conservées d'un superbe monastère fort imposant. Après la visite, je poursuis en direction de Puerto Angel, par une route de plateau, qui se transforme rapidement en route de montagne : elle est bien dégagée, mais qu'est-ce que ça vire et ça tourne !!!

Lorsque la nuit tombe, je m'arrête dans un tout petit hôtel bon marché à San Martin, au bout de 255 kilomètres. J'ai encore croisé aujourd'hui de nombreux barrages militaires : visiblement il y en a partout au Mexique, on se croirait quelquefois en état de guerre. J'ai aussi des problèmes avec ma voiture, dommage : non seulement elle est trop basse et touche même quelquefois lors du passage des dos d'ânes infernaux, mais, en plus, la radio marche très mal et un haut-parleur a lâché...

Je pars à l'aube ce **vendredi** matin, et la route n'est pas bien longue, bien que très sinueuse : j'arrive en effet à Puerto Angel au bout d'une cinquantaine de kilomètres seulement. C'est une petite ville de 10 000 habitants, dont beaucoup de pêcheurs, qui surplombe l'Océan Pacifique, tout au sud du Mexique. Soleil, plages de sable et petites criques : de quoi passer de bonnes vacances...

En fait, je vais m'installer à Zipolite, quatre kilomètres plus loin, où je trouve à louer sur la plage une petite cabane à la hauteur d'un premier étage : tout ce qu'il y a de plus sommaire, mais la vue est superbe, je suis les pieds dans l'eau, et la famille d'Indiens qui m'héberge est sympa. A midi, je me nourris d'une omelette dans un petit restaurant à 200 mètres de là. L'après-midi, en voiture, je pars à la découverte des plages et des villages environnants, comme San Agustinillo ou Mazunte. L'environnement est magnifique, mais qu'est-ce qu'il fait chaud ! Heureusement que je peux me rafraîchir en me baignant en face de ma chambre : la mer est au moins à 25 degrés et de vagues fouettent sans cesse le rivage. Dommage qu'il y ait autant de moustiques le soir, sinon ce serait presque le paradis ! Et quel coucher de soleil !

Bercé par le bruit des vagues, j'ai passé une bonne nuit (j'avais quand même mis mes boules Quiès). Ce **samedi**, c'est encore une belle journée qui s'annonce. En fait, je ne bouge pas et ne fais pas grand-chose : je lis (commencé la série des "Napoléon" de Max Gallo, intéressant, mais j'en ai pour un moment...), je joue au Game Boy, je jouis de la vue et me baigne un peu. Je marche aussi sur la plage et regarde les enfants pêchant à l'épervier : ils attrapent à chaque lancer de filet des centaines de petits poissons qui leurs serviront d'appâts plus tard, car ils ne sont malheureusement pas bons pour la friture. D'ailleurs, en fin d'après-midi, je pars à la pêche avec mes logeurs : nous allons sur les rochers et sortons de l'eau sept poissons rouges (genre rouget) ou noirs d'une bonne trentaine de centimètres (mais moi, je n'arrive pas à en attraper un seul, piètre pêcheur...).

Après cette dure journée, seconde nuit dans ma cabane de Robinson sur la plage de Zipolite.

Dimanche, le beau temps est toujours au rendez-vous, pas un seul nuage ne pointe à l'horizon. Encore une journée de farniente, avec le même programme qu'hier, sans la pêche... Epuisant ! En plus, j'attrape de petits coups de soleil : à chaque jour sa dose de souffrance...

Lundi, il est temps de continuer mon périple ; il fait toujours très beau et chaud et je m'en vais dès 7 heures. Et, aujourd'hui, je profite pour une fois de la clim dans la voiture, ça fait du bien. Je visite la côte et me débrouille pour m'ensabler à l'entrée d'une plage : une personne m'aide et, avec le cric et des bouts de bois, je peux repartir...

Ma radio ne marche plus du tout, quelle poisse ! 300 kilomètres de route en direction d'Acapulco, que j'atteindrai demain matin si tout va bien. Je m'arrête dormir à Cuajinicuila (comme cela se prononce...), une petite ville où la population noire me paraît importante. C'est ici que je vois d'ailleurs les premiers Noirs depuis le début de mon voyage ; en effet la plupart des Mexicains que j'ai rencontrés sont métis, avec des traits beaucoup plus indiens que blancs.

Je trouve à me loger dans un petit hôtel du centre, pas génial mais pas trop cher et bien situé.

Et voilà, ma seconde semaine se termine. Au compteur : 3 180 kilomètres, dont 1 440 les sept derniers jours.

Semaine du mardi 30 octobre au lundi 5 novembre 2001 (au Mexique, troisième semaine...)

Mardi, beau temps toujours et, tôt le matin, je quitte Cuajinicuila. L'hôtel s'est révélé assez bruyant, surtout à cause des climatiseurs des autres chambres ; moi, je n'y avais pas droit... Sur la route, je croise beaucoup d'élèves portant des bouquets de fleurs, des seaux et autres ustensiles : c'est la fête des morts du 2 novembre qui se prépare et ils vont nettoyer et fleurir les tombes. En effet, au Mexique, cette fête est la plus importante de l'année, avec Noël.

Nombreux cavaliers aussi, souvent habillés de blanc et portant leur chapeau de cow-boy. Des cocotiers à perte de vue bordent la route et des vaches broutent au milieu. Un barrage militaire ralentit encore la circulation, heureusement fluide par ailleurs, et me fait perdre un bon quart d'heure (petite fouille...).

Vers 11 heures, et 200 kilomètres plus loin, j'arrive à Puerto Marqués, une station balnéaire où les restaurants, à la queue leu leu, bordent toute la longue plage. Puis la route remonte et surplombe la célèbre baie d'Acapulco. Acapulco, 1 million

et demi d'habitants, est bâtie sur des collines. De la Capilla de la Paz, entourée par des propriétés luxueuses, la vue est vraiment magnifique : des dizaines et dizaines d'hôtels, certains très hauts, bordent la plage et forment un mur, on se croirait sur la Costa Brava... Ici, la misère côtoie la richesse ; nombreux sont les Nord-américains qui viennent passer leurs vacances ici.

A midi, je me rends au quartier de la Quebrada, là où travaillent les "plongeurs de la mort". Et ils sont cinq à plonger, de 35 mètres de haut dit-on (à mon avis, il n'y en a pas plus de 25, mais c'est déjà pas mal...). Puis je vais déjeuner au Mc Do, pour changer un peu de la nourriture mexicaine.

Plus tard, je vais chez Hertz pour la radio, mais ils ne peuvent soi-disant rien faire. Ils me promettent seulement un rabais sur ma facture à mon retour à Mexico.

Puis je parcours un peu la ville, embouteillée, fais quelques courses et me connecte sur Internet (une heure l'après-midi, une heure le soir...).

A 17 heures, je pars pour Pie de la Cuesta, une petite ville à une dizaine de kilomètres à l'ouest d'Acapulco, où je trouve à me loger dans un hôtel qui me semble laissé à l'abandon. Là-bas, j'assiste au coucher de soleil, rouge et magique.

Mercredi, départ à 8H30 pour La Barra de Cocuya, une plage qui s'avère être un cul de sac, contrairement à ce qui était indiqué sur ma carte. Du coup, retour en arrière, 30 kilomètres pour rien !

Il fait toujours beau et très chaud, et je roule encore 340 kilomètres, en direction de Lazaro Cardenas. Mais je m'arrête un peu avant, à Petacalco, pour passer la nuit dans un petit hôtel pas loin de la plage.

Jeudi 1 novembre, la Toussaint. De bonne heure, je vais sur la plage pour voir les pêcheurs rentrer, les barques chargées de poissons. Puis je continue ma route vers le nord, toujours en longeant de belles plages ensoleillées et en traversant une végétation luxuriante.

A midi, un petit restaurant sur une plage déserte me sert un bon poisson, cuit et assaisonné à point.

La route, ensuite, longe encore la côte, mais s'enfonce de temps en temps en zigzaguant dans la montagne, la Sierra Madre del Sur qui surplombe la mer. Je ne rencontre aucune station d'essence sur plus de 200 kilomètres et finis par tomber en panne sèche, bien que le voyant du tableau de bord ne se soit pas allumé (encore merci Hertz...). Je fais du stop, trouve 4 litres d'essence dans un village proche et peux repartir. J'arrive à San Juan vers 18 heures, après avoir parcouru 276 kilomètres dans la journée, et y trouve un hôtel avec balcon sur la plage.

J'ai un gros coup de barre et me couche tôt.

Vendredi, jour des morts, je me lève avec un gros mal de dos, mais bien vivant. Le soleil est toujours au rendez-vous et je roule durant 300 kilomètres, m'arrêtant dans trois ou quatre villages au bord de plages.

Après le déjeuner, 150 kilomètres supplémentaires me conduisent à Puerto Vallarta, une ville balnéaire très touristique : hôtels les uns contre les autres, restaurants à gogo, boutiques de souvenirs en tous genres, etc... Il faut dire que c'est John Houston, avec son film "La nuit de l'iguane" qui a fait connaître ce qui n'était alors qu'un village. Aujourd'hui, cette grande ville est envahie de Nord-américains et Canadiens, qui représentent d'ailleurs 20% de la population active ; c'est vous dire si c'est gringo, bref le genre d'endroit que je n'aime pas trop et que je fuis... J'avais prévu de dormir là, mais préfère continuer vers le nord sur une centaine de kilomètres, surtout qu'il n'est que 16 heures.

En cours de route, je retarde ma montre d'une heure, changement de fuseau horaire oblige. Je croise beaucoup de cimetières énormément fleuris et pleins de gens, bien sûr. Au Mexique, les routes sont aussi bordées de multitudes de petites croix aux endroits où se tuèrent des automobilistes ; elles sont toutes fleuries aujourd'hui. Entre parenthèse, je trouve très bien que l'on puisse planter des croix ainsi : cela incite ceux qui conduisent à un peu plus de prudence.

Je m'arrête finalement à San Juanito, un village tranquille, le long d'une plage (544 kilomètres parcourus dans la journée). Je me promène en soirée sur la place principale, très vivante : glaciers et restaurants côtoient toutes sortes de boutiques. Des étals vendent toutes sortes de nourriture : fritures, viandes, chichi frégis. Difficile de résister, mais je suis toujours au régime : je m'offre quand même un grand jus d'ananas. En tout cas, ici, cette ambiance familiale de vacances est vraiment sympathique.

Samedi, je reprends la route vers 10 heures, sous le soleil : elle traverse des milliers de bananiers, longe des plages plus ou moins sauvages et m'offre quelques arrêts photo. Je déjeune à San Blas, coin touristique réputé pour ses lagunes permettant l'observation des oiseaux : mon repas le plus cher et le plus mauvais depuis que je suis au Mexique, dégueulasse tellement c'est épique.

Après quoi, je sillonne de petites routes agréables, au milieu de canaux et d'oiseaux, et arrive vers 16H30, après 193 kilomètres depuis le matin, à l'embarcadere pour Mexcaltitan. Cet endroit n'est pas signalé sur le Guide du Routard, mais j'avais vu à la télé un reportage le concernant : Cette île ronde, au milieu d'une lagune envahie de plantes vertes ressemblant à des nénuphars, est assez particulière : peuplée de 1 800 habitants, surtout des pêcheurs, elle comporte un Zocalo en son milieu, duquel partent des rues en damiers toutes croisées par une rue circulaire. Elle n'est pas bien grande, peut-être 800 mètres de diamètre.

Je laisse ma voiture sur un petit parking gardé et y arrive donc en bateau-taxi à la tombée de la nuit : la traversée ne dure qu'un petit quart d'heure, mais il a fallu que j'attende le bateau. Un seul hôtel existe, qui m'accueille : là, je ne peux pas discuter le prix, qui est raisonnable de toute façon.

Je passe ma soirée sur le Zocalo, où règne une ambiance formidable : des vendeuses de friandises fort sympathiques (les vendeuses ou les friandises ? Les deux...), les gens qui tournent en rond, les enfants qui jouent, des ivrognes qui boivent et des musiciens qui jouent. Et puis le disco du samedi soir, qui durera tard dans la nuit mais ne m'empêchera pas de m'endormir. Je passe vraiment une très bonne soirée et ne regrette pas d'être venu, même pour si peu de temps...

Dimanche, je me lève de bonne heure avec les jambes molles : j'ai été malade toute la nuit, des problèmes intestinaux qui m'ont vidé, c'est le cas de le dire. Imodium, Ercefuryl, je me drogue et bois surtout beaucoup d'eau mélangée avec des sels de réhydratation que j'ai toujours dans ma pharmacie.

Cela ne m'empêche pas d'aller faire le tour du village, vite fait : c'est très agréable sous le soleil et parmi le chant des oiseaux. A 8 heures, je réembarque sur le bateau-taxi, où nous restons coincé un bon moment : en effet, les "nénuphars" ont envahi la lagune et bloqué le passage. Je retrouve ma voiture intacte et prends de petites routes, en m'arrêtant de temps en temps pour de petits besoins pressants. Je longe quelquefois l'autoroute, que je refuse d'emprunter : non seulement ils sont moins agréables que les routes secondaires mais, en plus, au Mexique, ils coûtent terriblement chers, environ 1 franc du kilomètre (hallucinant : imaginez qu'il faille payer 700 francs de Marseille à Paris, avec un salaire d'environ 1 500 francs par mois !).

Des volcans longent la route et je traverse même à un endroit un champ de lave impressionnant. Au bout de 200 kilomètres, je déjeune dans un petit restaurant routier : pour 15 francs, c'est très bien. J'avance aussi ma montre d'une heure : roulant maintenant vers l'est, je suis repassé dans le fuseau horaire de Mexico.

Je traverse Tequila, la petite ville de 51 000 habitants où se prépare la boisson favorite des Mexicains, du même nom. Mais toutes les fabriques sont fermées aujourd'hui, et je ne peux donc les visiter. J'arrive vers 17 heures, après 373 kilomètres, à Guadalajara, la seconde ville du pays avec ses 6 millions d'habitants, fondée en 1542. Je remets mes chaussures (cela faisait une quinzaine de jours que je voyageais pieds nus, ce que je trouvais fort agréable) et visite le quartier de Tiaquepaque, un petit village ayant gardé un cachet colonial.

Puis je m'installe dans un hôtel du centre et ressors à la nuit me balader sur la place de Los Mariachis, juste à côté : c'est là, autour des restaurants et bars en plein air, que se produisent les petits orchestres de Mariachis (guitares, basses, trompettes et violons), typiques de la région. Cela dit, je ne m'éternise pas : l'endroit pullule de petites putes, de voyous en tous genres, de drogués, d'ivrognes et d'enfants de la rue. Lieu de débauche s'il en est, et où je ne me sens ni à l'aise ni en sécurité...

Lundi, je me lève après une bonne et longue nuit, malgré le vacarme des sirènes des voitures de police. Les médicaments ont fait effet et je me sens beaucoup mieux. Dehors, il fait beau mais assez frais, nous sommes ici en altitude. Je vais visiter le centre historique : il est sale, comme partout au Mexique, mais, en plus, fort mal entretenu et je suis déçu. Je trouve, en flânant, un Café-Internet et y passe presque deux heures...

Puis c'est sans regret qu'à 11 heures je quitte Guadalajara, cette ville fort peu sympathique. Je suis surpris, car la circulation est fluide, au moins cette ville a un avantage. Puis, par une bonne route, j'arrive 35 minutes plus tard à la petite ville de Chapala, 50 kilomètres plus au sud. Le lac qui porte son nom est le plus grand du Mexique, environ 70 kilomètres sur 12, mais il rétrécit d'année en année et l'on prévoit qu'il sera à sec en 2007 ; une catastrophe écologique importante. Là-bas, je déjeune d'un excellent demi-poulet avec des pommes de terre pour 20 francs !

Puis je continue ma route, en direction d'Uruapan. A partir de 18 heures, je commence à chercher un hôtel, mais tout est cher. Je trouve finalement un motel à un prix raisonnable, mais j'apprends que ce n'est que pour 4 heures : en fait, les motels au Mexique sont des hôtels de passe... Moi qui ne fais que passer, j'ai tout de même besoin de plus de 4 heures de sommeil, en général 7 me conviennent. A la sixième tentative, je trouve finalement mon bonheur à Tangacicuaro de Arista, un petit hôtel à un prix raisonnable ; mais il est 21 heures et j'ai galéré, moi qui n'aime pas rouler de nuit ! Mon compteur journalier affiche 291 kilomètres.

Et se termine ainsi ma troisième semaine mexicaine, durant laquelle j'ai parcouru 2 310 kilomètres (soit 5 490 depuis le début de mon voyage).

Semaine du mardi 6 au lundi 12 novembre 2001 (au Mexique, quatrième semaine...)

Ce **mardi**, je quitte mon hôtel à 6H30. Tiens, j'aperçois quelques nuages à l'horizon ! J'arrive 90 minutes plus tard à Angahuan, un village tarasque habité par des Indiens Purépechas, au pied du volcan Paricutin. En 1943, ce volcan est soudain sorti de terre, en plein milieu de champs de maïs : la récolte a été détruite, tous les villages alentours aussi ! Car il mesure quand même 400 mètres de haut !

Je continue vers le petit lac bien tranquille de Zirahuén, puis vers la capitale du cuivre, Villa Escalante, connue aussi sous le nom de Santa Clara de Cobres. C'est une autre ville tarasque, dont les murs de toutes les maisons sont peints en rouge sur un mètre de hauteur, ce qui fait un bel ensemble bien homogène.

Vers 11 heures, et après 240 kilomètres, j'arrive à Patzcuaro, une très jolie petite ville de 80 000 habitants au bord du lac du même nom, à 2 100 mètres d'altitude. J'y trouve un hôtel charmant, avec une chambre donnant sur la rue, puis me balade dans les rues accueillantes et sympathiques. Je vois beaucoup de vieilles églises et bâtisses coloniales, le bas des murs des maisons est ici aussi peint en rouge, et la promenade est agréable. Puis je déjeune au marché, où se trouvent beaucoup d'Indiennes en costume traditionnel. Vraiment cette ville me plaît !

L'après-midi, je fais le tour du lac en voiture, environ 80 kilomètres. Mais ici aussi le lac a ses problèmes et s'assèche : la rive s'est déjà éloignée de plusieurs kilomètres des petits villages indiens qui l'entourent. Puis je reviens à Patzcuaro, où je passe la soirée (et la nuit...).

Mercredi, après une nuit un peu bruyante, je quitte l'agréable Patzcuaro dans le froid du petit matin, mais toujours sous un ciel sans nuage. Au bout de 24 kilomètres, j'arrive au charmant petit village indien de Tupataro, où j'attends, en vain, l'ouverture de l'église prévue normalement à 9 heures.

Finalement, je repars et entre dans Morelia vers 10 heures. Située à 2 000 mètres d'altitude, Morelia, qui s'appelait Valladolid au seizième siècle, lorsqu'elle fut peuplée par une cinquantaine de familles issues de la noblesse espagnole, a aujourd'hui 900 000 habitants. Mais la circulation y est fluide et je me gare facilement. Et, durant deux heures, je pars à pied à la découverte de son centre historique, qui abrite de beaux bâtiments de l'époque coloniale (avec patios, fontaines, galeries etc...) et de belles églises. J'y achète aussi une dizaine de CD, la plupart de musique mexicaine.

Comme dans beaucoup d'autres endroits où je suis passé récemment, partout, des affiches, collées ou peintes, des banderoles, des voitures équipées de haut-parleurs lancent des messages et annoncent des meetings, rappellent que dimanche prochain auront lieu de grandes élections : gouverneurs d'état, députés et maires, tout cela à la fois. Je roule maintenant vers Cuitzeo : là, je visite un beau monastère augustinien du seizième siècle et déjeune sur le petit marché de deux quesadillas (poulet, viande ou autres ingrédients dans une croûte) et d'une salade de fruits.

Je roule de nouveau sur des routes étroites et encombrées, et m'arrête à Yuriria où s'élève un autre superbe monastère augustinien de la même époque (1560) à l'allure de forteresse, que je visite.

Puis je me dirige vers Guanajuato, ville fondée en 1570 et reconnue par l'Unesco comme "patrimoine culturel de l'humanité", où j'arrive vers 17 heures. Cette ville est très particulière, avec ses innombrables maisons de toutes les couleurs bâties sur plusieurs collines. Une route panoramique, en hauteur, d'une bonne soixantaine de kilomètres, en fait tout le tour et, de là, la vue est époustouflante, magnifique. Je m'arrête à l'observatoire de Pipila, l'endroit idéal pour faire pipi là (bon, elle est facile...). La ville elle-même n'est parcourue que de quelques rues et de plusieurs tunnels qui s'entrelacent curieusement ; en tout cas, il est difficile d'y circuler et de s'y garer en soirée. Je trouve finalement une place et pars à pied visiter le centre, alors que la nuit tombe. Ici, c'est très touristique et le prix des hôtels s'en ressent grandement : je ne trouve pas à me loger à un prix convenable. Mais le centre piétonnier est très agréable et un monde fou y circule ; qu'est-ce que ça doit être en fin de semaine ! Des ruelles étroites où les balcons se touchent presque, à l'italienne, de belles églises, de petits jardins publics, de nombreux restaurants, bars et boutiques, ici le touriste est roi (surtout le touriste nord-américain à la bourse bien remplie...).

Après m'être promené durant deux heures, je quitte cette petite ville attachante et trouve à Valenciana, quelques kilomètres plus loin, quelle chance, un hôtel correct, pas trop cher et où le jeune patron m'accueille chaleureusement juste. 297 kilomètres au compteur...

Et puis, bonne nouvelle, j'ai réussi ce soir à faire caca, pas beaucoup mais un peu quand même : j'étais en effet constipé, à cause de mes prises de médicaments, depuis dimanche matin et je commençais à m'inquiéter ! Un grand jour à noter sur vos agendas...

Jeudi. Que j'ai eu froid cette nuit, un vent glacial s'infiltrait par porte et fenêtres ! Mais il fait toujours très beau. Je décide finalement de retourner à Guanajuato, prends la route panoramique sur quelques kilomètres, fais plusieurs photos, puis descends en ville : ce matin la circulation y est fluide et je n'ai aucun mal à me garer. Je parcours rues et ruelles durant une heure, puis visite le musée de la momie, où sont exposées une bonne centaine de momies très bien conservées. C'est tout de même assez macabre et, à la sortie, pour ceux qui n'ont pas l'appétit coupé, des vendeurs proposent des momies... en caramel ! Non merci !

Je retourne à Valenciana, village doté d'une belle église baroque du dix-huitième qui domine Guanajuato. Puis je poursuis jusqu'à Dolores Hidalgo, à 54 kilomètres, par une route sans circulation et, là, me balade dans le centre et visite l'église principale, à la superbe façade churrigueresque (prenez un dico...). C'est dans cette église que, le 16 septembre 1810, le prêtre Miguel Hidalgo (à ne pas confondre avec Michel Hidalgo) lança devant ses fidèles un appel à la rébellion qui allait conduire à l'indépendance du Mexique (ici et maintenant, versez quelques larmes pour l'Espagne).

Je me sustente d'un petit poulet entier, accompagné de riz et de salade, très bon, pour 20 francs ! Vraiment, la nourriture au Mexique est bon marché, à quelques exceptions près toutefois : par exemple, le litre de lait est à plus de 7 francs et les pizzas sont hors de prix...

Un peu plus tard, je m'arrête à Atotonilco, petit village indien, pour visiter une belle église du dix-huitième siècle dont l'intérieur est entièrement recouvert de fresques retraçant l'histoire de l'indépendance mexicaine. Puis, avant 16 heures, après 43 kilomètres de route, j'arrive à San Miguel de Allende, ville de 50 000 habitants à 1 850 mètres d'altitude, que je visite : les rues sont tranquilles, bordées de superbes maisons seigneuriales et de nombreuses églises, dont une, la Parroquia, sur le Zocalo, est d'une architecture digne de Gaudi. Je parcours la ville durant quatre bonnes heures et trouve un petit hôtel sympa. La ville est chère ici aussi, car colonisée par les Nord-américains, les "gringos", et c'est là son seul défaut car, sinon, elle est très agréable. J'ai la chance (!) de tomber sur un enterrement où le corbillard est accompagné de plusieurs musiciens qui jouent des airs guillerets, suivis d'une foule impressionnante d'indiens : le mort devait être quelqu'un d'important... Un peu plus tard, je croise une procession religieuse précédée de jeunes indiens, en habit d'époque (comme dans les westerns), qui dansent admirablement bien. Cela me ravit et je les suis jusqu'à l'église. Et le soir, durant une heure, j'assiste sur le Zocalo à un spectacle de danses folkloriques et de chants ; il n'y a pas foule, c'est surprenant. Il faut dire que le vent souffle, qu'il fait froid, et que les Nord-américains préfèrent sans doute rester entre-eux dans les bars et restaurants de luxe qu'ils fréquentent... (mauvaise langue...)

C'est un peu transi que je rentre me coucher. 130 kilomètres parcourus dans la journée, pas terrible !

Alors là, j'ai bien dormi, huit heures ! Et, ce **vendredi**, le vent souffle toujours, il fait froid mais beau ce matin. Je pars vers 8 heures et arrive une heure plus tard à Queretaro, 60 kilomètres à l'est.

Située 220 kilomètres à l'ouest de Mexico, c'est une belle petite ville qui compterait plus de 3 000 édifices historiques : entre autres, de nombreuses demeures coloniales aux couleurs vives ou pastels, certaines transformées en hôtel de luxe, et de belles églises. Et, dans toutes les rues, flotte une bonne odeur de pain chaud ; ah, si je n'étais pas au régime, je me serais laissé tenter dix fois ! Durant trois heures, j'arpente les rues puis, fatigué, je prends un taxi pour retourner jusqu'à ma voiture.

Après le déjeuner, une autoroute, gratuite, me conduit vers Mexico. Seul les 27 derniers kilomètres, par ailleurs en mauvais état, sont payants (et ce n'était pas indiqué) et là, c'est le coup de barre : 40 francs ! Oui, vous avez bien lu : 40 francs pour 27 kilomètres, le prix de 2 poulets entiers/riz/salade ! Je suis assez furieux et, en plus, je me perds et fais un détour de 30 kilomètres, parmi de féroces embouteillages sur des routes défoncées, pour enfin arriver à ma destination finale : Tepotzotlan. Au compteur, 275 kilomètres...

Dans cette petite ville pommée se trouve le couvent de Saint François Xavier, du seizième siècle, qui contient un beau petit musée (musée national de la vice-royauté du Mexique), et l'église attenante du même nom, du dix-huitième siècle, dont l'intérieur est recouvert de retables dorés et colorés magnifiques et exubérants.

Et, juste en face, je trouve un hôtel pour la nuit. Deux heures d'Internet, et je rentre me coucher...

Samedi, après une nuit remplie de cauchemars (pourquoi ? c'est si rare...), je pars à l'aurore afin d'arriver à l'ouverture, dès 8 heures, au site zapotèque de Teotihuacan, au nord de Mexico. Je me perds un peu, mauvaise signalisation, et mets presque 90 minutes pour faire 66 kilomètres, dont 21 d'autoroute (en bon état, cette fois-ci) pour 24 francs (!).

Il fait toujours un temps superbe et j'arrive sur le site avant 8 heures (mais en fait il ouvre maintenant à 7 heures). Je suis le seul touriste, tout pour moi tout seul. Et c'est grandiose : 2 400 mètres sur 1 200, des pyramides (celle de la Lune, celle du Soleil...) et une longue allée, la Chaussée aux morts. Construite au début de notre ère, cette ville fut, à son apogée au cinquième siècle, une des plus importantes du monde, plus grande que Rome même, s'étendant sur 20 kilomètres et comptant 200 000 habitants.

Les Zapotèques vénéraient le serpent à plumes, ça vous le savez déjà. Ce qu'on ne sait pas, c'est pourquoi cette ville a brusquement disparue entre le septième et le huitième siècle. En tout cas, ce qui en reste aujourd'hui est classé Patrimoine de l'Humanité par l'Unesco. Je parcours pyramides et vieilles pierres durant deux heures et, lorsque je repars, arrivent les premiers cars de touristes...

La route de Mexico est très encombrée, pourtant c'est samedi. J'emprunte sans le vouloir l'autoroute sur 3 kilomètres et j'en ai pour 10 francs ! Ils sont fous ces Mexicains ! Puis la traversée de la mégapole se révèle difficile aussi : circulation, mais surtout manque de signalisation précise pour le néophyte que je suis ; heureusement que j'ai un bon plan !

Je m'arrête dans un quartier du sud, Coyoacan, qui ressemble à un petit village avec son Zocalo plein de monde, ses églises (dont une superbe église franciscaine du seizième siècle), ses parcs et son ambiance de fête. Je déjeune de trois quesadillas et d'un jus d'ananas, puis vais encore plus au sud visiter en voiture l'université de Mexico, immense, une ville dans la ville, qui accueille 250 000 étudiants : beaucoup d'espaces verts et de parcs, une grande bibliothèque, un centre culturel important et de nombreux bâtiments éparpillés ça et là.

Ressorti de Mexico par le sud, je prends une route étroite et embouteillée jusqu'à Cuernavaca, que je traverse, et continue jusqu'à Taxco, une ville de 100 000 habitants où j'arrive à la tombée de la nuit, vers 18 heures. Cette ville est bâtie à flanc de montagne, un vrai labyrinthe d'escaliers et de ruelles étroites qui s'entremêlent, et je peux vous dire que ça grimpe dur... Je trouve un petit hôtel, tout ce qu'il y a de plus modeste, cher pour ce que c'est (on n'est pas à Monaco, quand même...), puis je pars me balader jusqu'au Zocalo où il y a du monde, ambiance d'un samedi soir. Belles maisons, belles églises, beaucoup de restaurants et d'hôtels, de petits vendeurs indiens et surtout, surtout, plein de boutiques d'orfèvrerie, ou plutôt d'argenterie : ce n'est pas de l'or, mais de l'argent qu'ils vendent ici, car des mines d'argent sont toutes proches et c'est ce qui a fait la richesse de cette ville. Dommage que cette belle promenade soit gâchée par le flot continu et la ronde infernale des taxis coccinelles pollueurs. Je rentre à l'hôtel vers 22 heures. 312 kilomètres au compteur, quand même, et je suis un peu fatigué...

Dimanche, grasse matinée jusqu'à 7H30. C'est le 11 novembre, jour férié, dimanche en plus, et pourtant je vais travailler, faire une enquête et relever les prix des hôtels de la ville pour le GDR ; tout cela en me baladant agréablement, car il fait toujours aussi beau.

Au bout de trois heures, je quitte Taxco en montant toutefois en haut d'une montagne par une route pentue pour profiter de la vue magnifique sur la ville.

Aujourd'hui, je n'ai que 120 kilomètres à parcourir, alors je prends mon temps. Je m'arrête pour déjeuner dans un petit village en fête qui, en fait, n'est pas en fête, car c'est la fête comme cela tous les dimanches, me dit-on (si vous n'avez pas tout compris, relisez plus lentement en articulant bien...).

J'arrive vers 15 heures au site de Xochicalco, datant du huitième siècle et lui-aussi inscrit au Patrimoine de l'humanité (non, rien à voir avec le journal communiste...). Pyramides, escaliers, jeu de pelote et bas-relief représentant des serpents à plumes : bravo, vous l'avez compris, il s'agit aussi d'un site zapotèque. Toutefois, je l'apprécie beaucoup moins que celui de Teotihuacan et n'y reste qu'une petite heure.

Je repars par une route complètement défoncée et arrive à Cuernavaca, ville touristique d'un million d'habitants, au coucher du soleil. Et, après avoir laissé mes affaires à l'hôtel, je pars me balader jusqu'au Zocalo et passe une heure sur Internet. Je visiterai mieux demain matin...

Le Zocalo est grand, beaucoup de monde s'y promène, des étals de nourriture fumante et odorante me font regretter d'être au régime, c'est dur de tenir car j'ai faim.

Beaucoup d'enfants des rues aussi, drogués à la colle : ils me disent venir de Mexico ou d'autres villes. Pourquoi ici ? D'abord parce que le temps est beaucoup plus clément qu'à Mexico, il fait moins froid et c'est d'ailleurs pour cela que les Chilangos (les habitants de Mexico) en ont fait leur lieu de villégiature. Et puis la terre tremble moins ici. Et puis, comme il y a beaucoup de touristes, c'est plus facile pour les enfants de mander de l'argent. C'est bien triste...

Je rentre à l'hôtel vers 22 heures et là, je me rends compte en allumant la lumière qu'e ma chambre n'est pas très propre, il y a des cafards partout. Beurk...

Lundi, je pars dès 7 heures visiter la ville. En fait, pas grand chose d'intéressant et, de plus, le palais de Cortés est fermé le lundi : cathédrale, quelques maisons coloniales, des enfants dormant sur des cartons, le tour est vite fait. Pas géniale, cette ville, sale et peu plaisante. Mais il y fait beau. A la périphérie se trouvent les villas luxueuses des gens riches de Mexico, protégées par des hauts murs et des gardes, et ça ne se visite évidemment pas.

Les enfants se réveillent, je distribue quelques vêtements et savonnets et offre un petit-déjeuner aux huit qui sont présents, dont certains sont déjà avec leur sachet de colle. Puis je quitte Cuernavaca à 10 heures, en traversant une banlieue tout aussi sinistre et polluée...

Une heure plus tard, me voila à Tepoztlan, en bas de la montagne où serait né, en 843 avant J.C., Quetzalcoatl, le serpent à plumes. Je ne monte pas jusqu'à la pyramide, et continue jusqu'à Tlayacapan, où se dresse un monastère augustiniens du seizième siècle, très imposant. Et je déjeune fort correctement au marché de ce petit village tranquille et aimable.

Puis je retourne à Mexico : embouteillages, pollution, et je finis par arriver chez Hertz pour rendre la voiture vers 17 heures. Là, ils ne veulent rien savoir en ce qui concerne la remise que l'agence d'Acapulco m'avait promise en raison des haut-parleurs défectueux et je me mets en colère, mais rien à faire : ils ne sont pas près de me revoir et je ne leur ferai pas une bonne publicité, c'est sûr... Comme je leur rends en plus la voiture avec trois jours d'avance, ils finissent quand même par me raccompagner jusqu'à mon hôtel, parce que j'ai vraiment beaucoup insisté pour cela...

L'hôtel est très familial, pas cher, propre, bruyant et sympathique. J'y fais ma lessive du mois, pas bien grosse : trois tee-shirt, deux shorts, une paire de chaussettes (j'étais la plupart du temps pieds nus) et un slip, qui s'avèrera finalement irrécupérable... Puis je m'endors facilement à la fin de cette quatrième semaine.

J'ai quand même parcouru 7 610 kilomètres au Mexique, dont 1 620 cette semaine.

Petit bout de semaine du mardi 13 au jeudi 15 novembre 2001 (au Mexique, derniers moments...)

Mardi, après une bonne nuit, je me rase et m'aperçois avec stupeur qu'une multitude de nouveaux cheveux blancs parsèment ma chevelure ; les soucis, sans doute...

Puis je pars me balader dans Mexico, sous le soleil toujours bien présent. Je passe à l'agence confirmer mon billet d'avion pour Quito, regarde les petits vendeurs de bonbons, cigarettes ou journaux, prends quelques notes pour le GDR, visite le quartier des commerces chics, la Zona Rosa, et, à 11 heures, ne peux résister à l'odeur d'un Mc Do et craque, tellement la faim me tenaille : est-ce la fin de mon régime, que je fais depuis un mois ? Non, ce n'est qu'une exception...

Je continue ensuite jusqu'au parc de Chapultepec, où de nombreux petits écureuils sympathiques et apprivoisés gambadent. Ce matin, j'ai bien parcouru quinze kilomètres à pied (ça use, ça use...), alors je retourne au centre-ville par le métro. Mais qu'est-ce qu'il est compliqué ce métro : le gros problème est qu'il y a beaucoup de couloirs à parcourir pour prendre les correspondances, ce n'est pas pratique. E dire que ce sont les Français qui l'ont construit !

Toujours autant de monde sur le Zocalo, touristes et vendeurs ambulants. Je me promène encore un peu, puis rentre à l'hôtel avant 17 heures, complètement fourbu. Je n'en ressortirai pas aujourd'hui...

Mercredi matin, soleil et métro jusqu'à la basilique de la Guadalupe, la vierge des Indiens. En fait, deux basiliques se côtoient : la vieille, de l'époque coloniale, jolie mais complètement penchée depuis les derniers gros tremblements de terre, et la nouvelle, que je trouve hideuse et où s'entassent de nombreux pèlerins.

Je déjeune, puis retourne au centre. Mexico semble être une des rares cités du Mexique où l'on peut voir des immeubles de plus de trois ou quatre étages, et fort peu en tout cas. Quelques tours ça et là...

Tiens, une balance dans un pharmacie... Et si je me pesais ? Aussitôt dit, aussitôt fait, et je suis déçu : elle affiche 94 kilos, soit environ 92 si j'étais nu. J'ai donc perdu en un mois à peu près 5 kilos, alors que je pensais bien être passé en dessous des 90. Conclusion : même si c'est quelquefois très dur, je dois continuer encore ce régime au moins un mois...

Comme je suis patraque et fatigué, ayant mal dormi la nuit dernière, je rentre à l'hôtel faire la sieste et je dors... 3 heures ! Quand je me réveille, il pleut ; du coup, je ne ressors plus et bouquine. Et je découvre par hasard, sous mon lit, une paire de vieilles chaussures et une canette vide : l'hôtel n'est donc pas si bien entretenu qu'il n'y paraît...

Jeudi, dernier jour au Mexique. Le matin, j'essaye à plusieurs endroits de me connecter par Internet sur mon site, mais n'y arrive pas : le centre-serveur qui m'abrite doit avoir des problèmes et je suis déçu.

A midi, après avoir mangé deux tacos, je prends un taxi pour l'aéroport. J'enregistre et me repèse, histoire de vérifier : 94 kilos, cela confirme ma pesée d'hier...

Puis, comme cadeau d'adieu, le gouvernement mexicain, par l'entremise de ses services douaniers, me demande de payer une taxe d'immigration de 160 francs. En plus, on me fait des histoires parce que je transporte sur moi quatre petites piles de walkman ; il faut que je retourne les enregistrer en bagage de soute ! Ça devient vraiment de plus en plus difficile de voyager en avion...

Je m'envole avec une demi-heure de retard, à 14H30, mais atterrirai à l'heure prévue à Bogota, mon escale avant Quito, après 4 heures et demie de vol.

Ainsi se termine mon second séjour au Mexique. Qu'en retenir ? La saleté omniprésente, le soleil épatant, la gentillesse des habitants, la richesse de sa culture... Beaucoup plus de choses positives que négatives en tout cas...

Semaine du jeudi 15 au mercredi 21 novembre 2001 (en Equateur, première semaine...)

Donc, ce **jeudi** 15 novembre 2001, arrivant de Mexico, je change d'avion à Bogota, où le gouvernement colombien n'a rien trouvé de mieux que d'instaurer une taxe obligatoire de 9 dollars consécutive aux attentats américains (!), payable par tous, même par les passagers en transit comme moi : ou je paye ou je ne pars pas. Je suis furieux pour le principe, car j'ai déjà payé mon billet assez cher cet été, à un moment où le dollar était bien plus haut qu'aujourd'hui : et si le gouvernement avait décidé d'une taxe de 100 dollars, c'était la même chose... Ce qui est sûr, c'est que j'éviterai désormais les escales en Colombie...

Je m'envole de nouveau et arrive à Quito à 23H30. Ce sera mon quatrième séjour ici, et j'ai décidé cette année de revisiter les différents marchés d'Equateur et de me rendre dans une réserve en Amazonie.

Surprise très émouvante : à l'aéroport m'attendent mes amis d'Otavalo, Laura et trois de ses enfants, mon filleul de confirmation Patricio, 15 ans, Deivi, 6 ans et Rumi, 3 ans. Ils ont fait 100 kilomètres et plus de deux heures de voyage en bus pour venir m'accueillir à une heure aussi tardive !

Nous allons dormir dans un hôtel près de la gare d'autocars et, seconde surprise, je m'aperçois que les prix des chambres ont plus que doublé en quatorze mois.



[Petite page de présentation de l'Equateur :](#)

L'Equateur est un pays de 284 000 km² (la moitié de la France) et de 13 millions d'habitants (43 au km²), pratiquement tous catholiques : 55% de métis, 25% d'Amérindiens en majorité de souche quechua, 6% de Noirs, 14% de Blancs et quelques Asiatiques. L'espérance de vie est de 69 ans, 10 ans de moins qu'en France.

Les Espagnols, menés par Pizzaro, conquièrent le pays à partir de 1532. La population indigène a énormément souffert lors de la colonisation espagnole : massacres, travaux forcés entraînant la mort de centaines de milliers d'Indiens, tout cela, une fois de plus, avec la complicité de l'Eglise catholique (même si je ne suis pas d'accord avec lui, Ben Laden, à côté, c'est une goutte d'eau...). Et, même après l'indépendance, les Amérindiens ont toujours été exploités ; pourtant, la première grande insurrection indienne n'a eu lieu qu'en 1990 !

Aujourd'hui, une très grande partie de la population vit toujours en dessous du seuil de pauvreté, alors que le pays est riche, possédant une des plus grosses réserves de pétrole du monde. Le pétrole représente à lui seul 40% des ressources nationales ; mais à qui profite ces milliards de dollars ? On peut vraiment se le demander...

L'Equateur est très beau, recouvert sur la moitié de sa surface par la forêt. Les paysages sont très diversifiés ainsi que la population, ce qui en fait une destination touristique très appréciée et peu chère. Depuis un an, la monnaie nationale, le Sucre, a été remplacée par le dollar américain, au grand dam de la population indigène qui perd encore un pouvoir d'achat. Mais les touristes arrivent tout de même à se loger facilement pour 8 dollars la nuit et à bien manger pour 1 ou 2 dollars, c'est vous dire si la vie en Equateur reste bon marché pour eux...

Vendredi, après une courte nuit, Laura et les deux plus petits reprennent le bus pour Otavalo vers 9 heures, tandis que Patricio m'accompagne faire quelques courses. J'en profite pour vérifier les tarifs de quelques hôtels à proximité du mien et, partout, les prix ont au moins doublé : en effet, depuis que l'Equateur a opté pour le dollar l'an dernier, les prix se sont envolés, tout est beaucoup plus cher, mais les salaires restent les mêmes et la population va encore s'appauvrir, forcément. Un peu après 10 heures, nous prenons à notre tour un bus pour Otavalo, qui met un temps fou, plus de deux heures et demie, pour parcourir les 100 kilomètres de route. Il fait beau et je regarde le paysage, qui n'a pas changé : volcans,

champs, montagnes. Quito est à plus de 2 500 mètres d'altitude et Otavalo un peu plus bas, à 2 300 mètres. La température est fraîche, un pull-over est nécessaire, sauf au soleil qui réchauffe drôlement...

A Otavalo, nous nous rendons à quelques kilomètres dans la nouvelle maison de Laura, Alberto et leurs 6 enfants, où j'ai ma propre chambre (en fait, les parents me laissent la leur). C'est sûr qu'ici ils sont au calme et ont plus de place, car jusqu'à l'année dernière ils vivaient à huit dans une seule pièce plus une cuisine. Quant à moi, je préférerais leur ancien logement près de la place des Ponchos, car il était en plein centre et me permettait de me balader beaucoup plus facilement et de mieux profiter de la ville.

Puis, après déjeuner, nous nous rendons en ville, Patricio, Deïvi et moi, pour faire un tour et quelques achats, notamment donner mes dix pellicules de photo du Mexique à développer (les prix ont beaucoup augmenté, mais cela reste tout de même un peu moins cher qu'en France), acheter des films (moitié prix qu'en France) et des CD (originaux locaux à huit dollars et copies à 2), demander des renseignements à une agence de voyage etc... Nous rentrons par le dernier bus, celui de 19 heures, après avoir récupéré les photos. Je me couche assez tôt, n'ayant pas assez dormi les deux dernières nuits.

Samedi, je me lève, tout requinqué, après une bonne nuit : beaucoup de nuages gris dans le ciel, mais le soleil brille quand même. A 11 heures, nous descendons en ville : le samedi, c'est le jour du grand marché d'Otavalo, mais les touristes manquent en ce moment. Ici aussi, depuis l'attentat de septembre, le tourisme a bien baissé : non seulement l'augmentation importante des tarifs aériens rebute les touristes, mais beaucoup ont peur de partir. Pourtant, mourir ici ou ailleurs, quelle importance ?

Je fais encore quelques achats, me balade, déjeune (mal) d'un plat typique dans un petit restaurant délabré, me promène encore... L'après-midi, mes amis me font goûter une spécialité du coin, assez particulière : de petits scarabées (ou cafards ?) séchés et salés. J'hésite, puis me lance à l'eau : ce n'est pas si mauvais et j'en reprends...

De 19 à 21 heures, je vais écouter des amis qui jouent de la musique andine dans un petit restaurant, et c'est très bien. Après cela, dans la foule, j'assiste à une fête pour l'inauguration de la "Maison des Indigènes" sur la place des Ponchos : des chanteurs, musiciens, danseurs et un petit feu d'artifice, je me régale. A 23H30, retour avec toute la famille à la maison : le taxi veut nous faire payer un supplément parce que nous sommes 8 (plus lui) dans sa voiture, quel culot !

Encore une très bonne journée passée à Otavalo, et je suis content d'être ici. Je ne vous reparlerai pas des Indiens Otavalos : ceux qui me lisent régulièrement les connaissent déjà. La seule chose que je peux redire est qu'ils ont su garder une bonne partie de leurs coutumes, que ce sont de bons musiciens et qu'ils sont pour la plupart fort sympathiques.

Dimanche matin, il fait beau et je me rends au cimetière indigène, avec un de ses frères, me recueillir sur la tombe d'un ami de 18 ans décédé dans la nuit du 24 au 25 décembre dernier. Je ne connaissais pas ce cimetière, mais je suis surpris par la saleté qui y règne. Cela s'explique, en partie seulement, par le fait que le 2 novembre surtout, mais aussi tous les lundis et jeudis, les familles viennent déjeuner avec leurs morts et leur laissent de la nourriture en partant.

L'après-midi, tout en me promenant, j'enquête pour le GDR (cela s'appelle joindre l'utile à l'agréable) : il en ressort qu'ici les prix ont aussi grimpé, mais pas autant qu'à Quito.

Soirée en famille.

Lundi matin, je me rends de nouveau au cimetière avec Laura, Patricio et Deïvi, avec des fleurs et une croix de bois sur laquelle j'ai fait écrire le nom de Gustavo, mon pauvre ami. Elle remplacera l'ancienne, déjà en piteux état, et j'espère que ses parents n'en prendront pas ombrage. J'ai demandé conseil avant et je pense qu'ils devraient être contents.

Après le déjeuner et une heure d'Internet, je me promène encore sous le soleil et fais quelques courses avant de rentrer à la maison passer une nouvelle soirée en famille et écouter plusieurs disques de musique andine que je me suis acheté.

Mardi, je perds une bonne partie de ma matinée dans une agence de voyages où je vais acheter un tour de 5 jours au parc de Cuyabeno, en Amazonie. Il a un peu plu cette nuit ; "enfin !", disent les paysans, car la sécheresse sévissait anormalement depuis longtemps et plus rien ne poussait. Repas en famille à midi, balade et quelques courses l'après-midi, notamment achat de vêtements pour mon filleul : j'aurais mieux fait de les acheter en France, ils auraient sans doute été de meilleure qualité et bien moins cher ; je ne sais pas comment ces pauvres Equatoriens peuvent encore s'habiller, tout coûte tellement cher.

La ville est calme et il y a vraiment très peu de touristes, ce qui n'est pas plus mal pour moi ; cependant cela touche énormément les familles d'Otavalos dont la plupart vivent du tourisme en vendant des objets et vêtements d'artisanat local (et c'est le cas de mes amis, qui ne gagnent presque rien en ce moment).

De retour à la maison avant 19 heures, je prépare mes affaires car demain c'est le départ pour un peu plus de 3 semaines de voyage dans le pays, avec mon filleul et un de ses amis musiciens qui s'appelle aussi Patricio et qui restera avec nous une semaine pour notre séjour balnéaire.

Mercredi, à 7 heures, nous partons donc tous les trois dans un vieux bus pour Ibarra, à 40 minutes plus au nord. Le premier car pour San Lorenzo est à 9H30, nous sommes les premiers, avec les meilleures places, puis il se remplit peu à peu, beaucoup de gens sont debout et je ne savais pas jusqu'alors qu'un car pouvait transporter autant de passagers, sans compter les poules, les cochons et les denrées de toutes sortes. Moi qui croyais pouvoir un peu étendre mes jambes, je suis refait. Paysages de montagnes, forêts en cours de déforestation, route de bitume et de terre, arrêt pour déjeuner vers

midi et arrivée, enfin, à San Lorenzo vers 14 heures. Hôtel et balade dans cette ville pauvre, noire en majorité, proche de la frontière colombienne et où sévit de plus en plus une petite et moyenne délinquance, ce qui explique la présence de nombreux vigiles devant les boutiques.

Il fait chaud et les moustiques attaquent dès la nuit tombée.

Et voilà, fin de cette première semaine, assez tranquille il faut le reconnaître, en Equateur.

Semaine du jeudi 22 au mercredi 28 novembre 2001 (en Equateur, seconde semaine...)

Jeudi matin, nous partons tous les trois en excursion en lancha (long bateau à moteur du coin), accompagnés du pilote et de son aide. Nous parcourons les lagunes devant les îles entourées de mangroves et parmi les échassiers plongeant pour ramener du poisson, et nous arrêtons à plusieurs reprises : Tambillo, un petit village noir paisible, Limones, un autre encore plus sympathique et La Tolita, où subsistent des vestiges vieux de plus de 3000 ans et où nous visitons un petit musée. A 13 heures, nous arrivons à un autre village noir, La Tola, où nous déjeunons et prenons le car de 14 heures pour Esmeraldas. Là encore s'entassent beaucoup de gens, nous changeons de car à l'embranchement pour Atacames et arrivons à Sua vers 17 heures. Le temps est gris, mais il fait bon et ne pleut pas.

Sua est mon village préféré sur cette côte pacifique, et c'est pourquoi j'y viens pour la troisième fois, d'autant plus que j'y ai maintenant des amis. Nous descendons dans le même hôtel que l'an dernier, 3 lits et une salle de bain pour 70 francs. Et les repas ici coûtent moins de 8 francs...

La population de Sua est très métissée (et donc très belle, comme au Brésil), et il n'y a évidemment pas de problèmes de racisme. Les familles sont nombreuses, une dizaine d'enfants en moyenne, et le plus souvent très pauvres : pêcheurs et agriculteurs, vivant dans des cabanes à une ou deux pièces. Mais elles sont tellement accueillantes et sympathiques !

Le soir, la musique fait rage sur le "malecon", la route maintenant pavée qui borde la plage de sable fin. Et, bonne aubaine, il n'y a pratiquement pas de touristes en cette saison, nous avons toute la plage pratiquement pour nous. Toutefois, fatigués par cette journée de voyage, nous allons nous coucher assez tôt.

Vendredi, le soleil fait des apparitions intermittentes. Les enfants profitent bien de la plage et Patricio le musicien est heureux, lui qui voit la mer pour la première fois. Moi, je visite le village qui s'est modernisé depuis l'an dernier : nouvelle route pavée, je l'ai dit, barrières le long de la plage, quelques poubelles et bancs en nombre bien insuffisants. Ceci dit, je préférerais que ça en reste là : il serait dommage que Sua perde son cachet.

Nous allons visiter des amis, transportés par des taxis-tricycles : un des petits, sourd-muet, s'est cassé le bras il y a une semaine, et seules 4 attelles de bois le soutiennent ! Pas d'argent pour aller à l'hôpital, et c'est vrai : ils sont très pauvres, le papa est pêcheur, mais en ce moment la pêche des crevettes et langoustes est interdite, ils ont quelques manguiers et nous offrent deux bons kilos de mangues. Quant à moi, j'offre à la famille de quoi payer un docteur pour soigner correctement le petit, ils iront à l'hôpital (à une centaine de kilomètres) dès lundi.

Plage l'après-midi encore et musique le soir autour des petits bars sur le malecon.

Samedi matin, nous partons à la pêche en lancha. Mais ne croyez pas que cela ne coûte rien ici: après négociations, j'ai fait tomber le prix de 800 à 230 francs pour 3 heures, ce qui n'est pas donné. Surtout que nous n'avons rien attrapé de comestible ; seul Patricio le musicien a attrapé une anguille indigeste et un genre de gobie d'une dizaine de centimètres tout au plus. Mon filleul a dégobillé tout son petit-déjeuner, mais cela n'a pas attiré plus de poissons pour autant. Rentrés au port, et afin de sauver la face, le pêcheur qui nous a conduit nous donne un gros rouget. Et comme j'avais demandé à une famille qui tenait un restaurant l'an dernier de nous cuisiner nos poissons, je suis obligé d'acheter un autre poisson qui pèse bien deux kilos. Ceci dit, ce déjeuner en famille est un régal.

L'après-midi, les enfants se baignent, tandis que je lis et me balade. Le soir est tranquille ; en effet, demain est jour de recensement et toutes activités nocturnes ont été interdites ce soir...

Dimanche hyper-calme ; jour de recensement donc, et ce sont les professeurs et leurs élèves qui s'en occupent, et comme les familles sont nombreuses, cela prend beaucoup de temps. Normalement, nous n'avons pas le droit de quitter l'hôtel avant 17 heures, des patrouilles de soldats bien armés parcourent les rues, couvre-feu général. Mais en fait, on nous laisse aller sur la plage et nous trouvons même un petit restaurant discrètement ouvert, car tout doit rester fermé aujourd'hui. A midi, je vais déjeuner chez une famille que je ne connais pas, rencontrée hier avec trois gros iguanes vivants. Et comme je n'ai jamais goûté d'iguane et qu'ils sont cuisinés pour aujourd'hui, je me suis fait inviter : et c'est bon, un peu comme le poulet mais plus ferme. Justement, alors que je déjeune, un élève que je connais vient recenser la famille. Genre de questions à une gamine de 12 ans : êtes-vous mariée ? Combien d'enfants avez-vous ? etc... Bon, les filles se marient tôt ici, mais quand même... Le recensement est difficile, car les maisons sont bâties n'importe où et n'importe comment, et les familles accueillent des enfants qui ne sont pas à eux, tandis que les leurs sont ailleurs, un mic-mac pas possible. A 17 heures, le recensement se termine : ce qui est sûr, c'est que j'aurais dû être recensé moi aussi, en tant qu'étranger, et qu'on m'a oublié, ainsi que mes deux compagnons, tous les gens présents dans le pays devant être recensés là où ils ont passé la nuit. A priori, bien d'autres familles ont aussi été oubliées. Et comme disent les gens ici : "En Equateur, le gouvernement aime gaspiller l'argent. Et c'est nous qui payons...". Et en France, alors ? S'ils savaient...

Un peu plus de vie ce soir, mais toujours pas de musique : il n'y a aucun touriste, puisque personne ne pouvait voyager aujourd'hui... Et puis il fait étrangement frais. Serait-ce parce que je suis fatigué (de ne pas faire grand chose) ? J'ai froid et me couche de bonne heure.

Lundi, je vais mieux. Je réveille les enfants (si on peut dire, ils ont 15 et 16 ans, quand même...) et nous partons avant 7 heures nous balader jusqu'à Atacames, à 4 kilomètres par la plage. Pourquoi si tôt ? Parce qu'après la marée monte et qu'on ne peut plus passer, nous reviendrons en bus. Le ciel est couvert, mais il fait chaud. Atacames est une ville plus grande et surtout bien plus touristique que Sua, où hôtels et restaurants se succèdent le long de la plage : cela plaît aux enfants, mais moi, je préfère Sua, et de loin... Mais ici je trouve un Café-Internet, de quoi passer une heure et demie pour répondre à tous mes messages... Puis j'enquête dans les hôtels de la ville et achète les billets de car pour demain, avant de repartir en bus à Sua.

Après le déjeuner, je me baigne avec les enfants, pour la première fois de mon séjour ; l'eau est chaude, mais il y a des vagues et je crains pour mes oreilles fragiles. Je continue ensuite mon enquête pour le GDR dans les hôtels de Sua. Puis, pour fêter notre départ, je nous offre une coupe de glace, ainsi qu'à plusieurs des amis des enfants.

La soirée est calme : pas de touristes, pas de musique, pas grand chose à faire...

Mardi, après le petit-déjeuner, vers 8H30, nous partons en bus pour Atacames. Là, à 10 heures, notre car s'en va vers Quito. La route est assez bien bitumée, mais sinueuse et encombrée de camions, ce qui rend le voyage fatiguant. Patricio le musicien continue jusqu'à Quito et Otavalo, alors que Patricio (mon filleul) et moi nous arrêtons vers 15 heures à l'embranchement avec la route Quito-Cuenca, où nous reprenons dans la minute qui suit un autre car en direction de Latacunga. Pour ça, au moins, pas de problème, il n'y a jamais de grosse attente pour voyager en Equateur.

Une heure plus tard, nous arrivons à Latacunga, une ville d'environ 150 000 habitants située à 2 800 mètres d'altitude : ça change de la côte et la fatigue se fait sentir, et puis le pull est redevenu nécessaire... Là, nous partons d'abord à la recherche de notre ami Antonio qui travaille et étudie ici. Nous finissons par le trouver vers 19 heures à son école, où il se rend les jours de semaine de 18 à 21 heures. Il est content de nous voir, cela faisait 14 mois ! Nous le laissons travailler et nous installons dans un hôtel correct où nous nous renseignons sur les possibilités touristiques de la région, assez nombreuses. Je discute avec deux Français qui me conseillent plusieurs endroits, mais ce sera pour la prochaine fois... Et, fatigués, nous nous couchons assez tôt.

Mercredi matin, il fait beau et nous visitons le centre de Latacunga, propre mais sans grand intérêt. Je me rends aussi à la banque, à l'office du tourisme, difficile à trouver, et enquête un peu pour le GDR. A 9H30, Antonio nous rejoint et nous partons en bus pour Pujili, à quelques kilomètres, où se tient un marché indigène, qui se révèle un peu décevant. Il est bien plus intéressant, paraît-il, le dimanche.

De retour à Latacunga, nous déjeunons tous trois d'un poulet grillé pas très bon, accompagné de frites molles, puis nous rendons à un tout petit lac, où les enfants font une demi-heure de pédalo. A la suite de quoi nous visitons le musée régional, sis dans un ancien moulin, assez intéressant mais manquant malheureusement d'éclairage. A la sortie, il pleut un peu et j'en profite pour rentrer à l'hôtel tout proche pour téléphoner comme prévu à l'agence de voyages d'Otavalo où j'ai acheté notre tour au parc de Cuyabeno. J'apprends qu'il y a un « tout petit problème » : l'agence se serait trompée dans les prix et il faudrait que je paye plus du double, soit 230 dollars supplémentaires ! Et elle voudrait que je revienne à Otavalo (10 heures de voyage aller-retour !). Je ne suis pas d'accord, j'ai un contrat descriptif en règle, et je les menace d'aller à la police dès mon arrivée à Lago Agrio. De toute façon, je ne peux annuler car mon circuit est maintenant prévu comme cela, et puis l'agence ne me rendrait peut-être pas tout mon argent. Et je ne suis même pas sûr d'obtenir satisfaction à Lago Agrio : en effet l'Equateur est maintenant le pays le plus corrompu du monde après le Cameroun, et il suffit donc que l'agence connaisse quelqu'un de bien placé pour... Bref, l'arnaque complète, et je suis coincé... Désespoir...

Soirée Internet : l'ordinateur se plante et je dois tout recommencer, ce n'est décidément pas ma journée... Bon, il est près de 21 heures maintenant, je dois aller chercher Antonio à l'école, puis rentrer à l'hôtel me reposer après tous ces déboires...

Ainsi se termine ma seconde semaine de voyage en Equateur...

Semaine du jeudi 29 novembre au mercredi 5 décembre 2001 (en Equateur, troisième semaine...)

Jeudi, je me lève tôt, après avoir fort mal dormi : d'abord Patricio a regardé la télé jusqu'à plus de minuit, puis des ivrognes ont chanté dans la rue de 2 à 4 heures, et à 6 heures du matin, un camion déchargeait des tubes d'acier juste à côté de l'hôtel. Le soleil a beau briller, moi, j'ai mal à la tête...

A 7H30, avec Antonio, nous partons tous trois au marché de Saquisilí, une petite ville à 30 minutes de bus. Le paysage est grandiose, montagnes et volcans aux sommets enneigés. Ce grand marché hebdomadaire se déroule sur sept places de la ville et est très coloré, avec toutes ces indiennes aux vêtements verts, rouges ou bleus portant un tout petit chapeau (et quelquefois deux...) sur la tête.

A 10H15, nous sommes de retour à l'hôtel, faisons nos adieux à Antonio puis prenons à la gare routière, une demi-heure plus tard, un bus pour Ambato, à 45 minutes par la Panaméricaine. Là, nous empruntons un autre bus, à midi, pour Guaranda. La route est belle, nous contournerons le mont Chimborazo, le plus grand d'Equateur, un volcan qui culmine tout de même à 6 310 mètres ! Mais il est malheureusement caché par les nuages.

Il se met même à pleuvoir, pas de chance ! La route est par moment à plus de 4 000 mètres d'altitude et ça se sent... Nous arrivons vers 14 heures à Guaranda, une petite ville un peu oubliée du Guide du Routard : j'y enquêterai donc, car elle mérite visiblement un arrêt touristique, ne serait-ce que pour son environnement et sa tranquillité.

Guaranda, bâtie au milieu de 7 "collines" est à 2 670 mètres d'altitude et compte 25 000 habitants. Nous commençons par y déjeuner, puis visitons quelques hôtels avant d'en choisir un près de la place centrale, la place du Libérateur (Simon Bolivar) où poussent de grands palmiers (à près de 3 000 mètres d'altitude !). Nous nous baladons ensuite et j'enquête une bonne partie de l'après-midi, comme ça, pour le plaisir et pour rendre service : les hôtels et les restaurants y sont curieusement plus chers qu'ailleurs pour la même qualité de service. En tout cas, cette petite ville est bien agréable et charmante, avec ses quelques bâtisses de l'époque coloniale. Mais le soir, à 19 heures, il n'y a presque plus personne dans les rues. Je fais une nouvelle entorse à mon régime en mangeant une brochette et un beignet, c'est bien la quatrième fois que je faute cette semaine...

Le calme régnant dans les rues, nous en profitons pour nous coucher et je m'endors, épuisé de ma nuit précédente, avant 21 heures.

Vendredi, je me réveille tôt, mais cette fois-ci après une nuit calme et très reposante. Le ciel est d'un bleu limpide et je laisse dormir mon filleul pour, bien avant 7 heures, partir me balader. Je prends un bus jusqu'à la sortie haute de la ville, en direction de Guanajo, d'où je peux enfin contempler le sommet enneigé du mont Chimborazo, vue magnifique. C'est à pied que je fais les 2 ou 3 kilomètres en sens inverse, promenade agréable. Peu après 8 heures, je rentre à l'hôtel, puis repars avec Patricio jusqu'au marché alimentaire, peu intéressant. Vers 9 heures, les élèves des écoles et collèges font une petite course dans les rues, jusqu'à la place centrale où la fanfare municipale les accueille : tout cela est plaisant et bon enfant.

A 10 heures, nous attrapons de justesse le vieux car pour Riobamba. La route est sinueuse, souvent très escarpée, faite de montées rudes, de nouveau jusqu'à plus de 4 000 mètres d'altitude, et de descentes vertigineuses. Pourvu que les freins tiennent le coup ! Les paysages de montagne sont très beaux aussi, évidemment. Et c'est finalement sans problème que nous arrivons à Riobamba un peu avant midi : presque deux heures pour faire moins de 50 kilomètres...

Riobamba est une ville de 110 000 habitants, située à 2 750 mètres d'altitude et demain est le jour de marché, un des plus grand du pays. Du terminal routier, nous rejoignons le centre en bus et déjeunons correctement avant de choisir une chambre entre les trois hôtels que nous visitons.

L'après-midi, nous nous promenons dans les rues et sur les jolies places tranquilles du centre, dégustons une très bonne glace-maison (autre entorse...) et visitons, alors qu'il se met à pleuvoir, le petit et sympathique musée d'art religieux du monastère de la Conception. Puis j'enquête un peu avant de passer presque deux heures sur Internet. Et j'apprends ainsi une bonne nouvelle : un message de l'agence de voyage d'Otavalo m'apprend qu'elle accepte ma proposition de ne payer que (!) 90 dollars de plus pour le tour, elle prendra le reste (120 dollars) à sa charge. Reste maintenant à voir si les prestations promises et contractées seront à la hauteur...

Un peu plus tard, de la fenêtre de ma chambre, j'aperçois dans l'immeuble en face une exposition de peinture ; il s'agit du centre culturel et je m'y rends, beaucoup de peintures sont très belles. Là, j'apprends qu'un récital de guitare commencera tout à l'heure à 19h30 au dernier étage. Avec Patricio, nous nous mettons au premier rang pour écouter les différents guitaristes durant presque deux heures, et c'est très bon dans l'ensemble. Puis j'accompagne Patricio au resto avant de rejoindre l'hôtel.

Samedi 1 décembre, que le temps passe ! Après une mauvaise nuit due aux bruits de la rue et au lit qui grince, je me rends avec mon filleul aux deux marchés principaux de la ville, attirant de nombreux paysans accompagnés de leur femme et de leurs enfants bien souvent crasseux. Il fait beau et l'ambiance est agréable. Des spectacles de rue nous occupent pour la fin de la matinée et une bonne partie de l'après-midi. Sur la place principale fourmillent les petits cireurs de chaussures aux mains et au visage noirs de cirage. Et puis je me pèse une nouvelle fois : 90 kilos, ce qui doit faire 88 tout nu, j'ai donc encore perdu un peu de poids. Encore 5 kilos à perdre et je serai bien, mais c'est dur, très dur, de faire le régime quand on est gourmand comme moi et alléché par tous les stands de bouffe de la rue...

Nouvelle nuit à l'hôtel, meilleure, et pour cause : j'ai mis mes boules Quiès...

Dimanche, lever matinal pour Patricio, car nous prenons un taxi à 7 heures, d'abord jusqu'au terminal de bus où nous laissons nos affaires, puis jusqu'à Cajabamba, où se tient un des marchés les plus séduisants du pays. Cajabamba est à une vingtaine de kilomètres de Riobamba : cette ville a été détruite par un tremblement de terre à la fin du dix-huitième siècle, les survivants ont fui et ont alors créé Riobamba. En tout cas, ce petit marché est très beau, plein de gaieté, les indigènes étant presque toujours habillées de vêtements aux couleurs criardes et le soleil ne gâchant rien. Ce sont surtout les petites vieilles au visage tout ridé et au minuscule chapeau sur la tête qui me séduisent, mais elles sont difficiles à prendre en photo. Et puis je suis le seul touriste ! Vraiment un très bon moment...

Nous reprenons un bus jusqu'au terminal de Riobamba et embarquons dans un car qui part à 9H30 pour Cuenca, plus au sud. Nous circulons sur la fameuse Panaméricaine ; mais ne croyez pas que ce soit une très belle route, elle est souvent étroite et quelquefois même non bitumée ! Le car s'arrête 30 minutes à Alausi, où c'est aussi jour de marché : là encore les indiennes sont très belles.

Après un petit arrêt déjeuner, nous arrivons à Cuenca à 15H25 pour en repartir aussitôt, le temps de changer de car, pour Loja, bien plus au sud. Encore 5 heures de route et de piste, parmi des indiens superbes aux cheveux longs et tout vêtus de noirs qui occupent la moitié des sièges. Je suis un âne : je m'aperçois que j'ai oublié mon pull dans le car précédent !

La nuit tombe peu après 18 heures et, arrivés à 20h30, nous prenons cette fois-ci un minibus pour Vilcabamba, à une heure de route. Dans ce petit village, où la température est très clémente malgré les 1 850 mètres d'altitude, nous avons du mal à trouver une chambre, les deux premiers hôtels que nous visitons étant complets. Nous obtenons finalement une chambre toute simple, avec des sanitaires communs à l'extérieur, et nous nous couchons dans la minute qui suit, fourbus par cette rude journée de voyage.

Lundi, à 6 heures, je me lève, bien reposé ; j'ai dormi comme un loir : pas un bruit, un calme extraordinaire ! Pensée émue pour ma maman qui fête aujourd'hui ses 71 ans.

Je laisse Patricio poursuivre sa nuit, il fait beau et je vais me promener dans le village. C'est l'heure de la rentrée des classes et je discute un moment avec un sympathique professeur. Vilcabamba est situé dans un site merveilleux, une vallée entourée de très nombreuses montagnes, ce qui explique sans doute son micro-climat, ses bananeraies et sa végétation luxuriante. Ici, c'est le coin rêvé pour faire des promenades, à pied ou à cheval...

Revenu à l'hôtel, je réveille difficilement Patricio, nous déjeunons et prenons le minibus de 9 heures pour Loja, que nous visitons rapidement : ville et marché sans grand intérêt, malgré ce que dit le Routard. Du coup, nous repartons par le car de 11H30, direction Cuenca, où nous arrivons à 16H30. Visite d'un joli petit musée, balade le long de la rivière, puis visite d'une maison coloniale superbe dont la propriétaire blanche, visiblement raciste, ne laisse pas entrer Patricio. Cuenca est une ville riche (et donc chère), à majorité blanche, ce qui explique (mal) la réaction de cette vieille pie.

A la nuit, nous nous installons à l'hôtel, puis je vais acheter un pull-over et quelques bricoles, avant d'accompagner Patricio au resto chinois. Il va se coucher dès 20 heures alors que je pianote deux heures sur Internet, très lent, à l'hôtel... Je ne sors pas, car la ville de Cuenca est devenue en quelques années très dangereuse, surtout la nuit : en effet s'y sont installés des groupes mafieux du Pérou et de Colombie, et ça craint vraiment. D'ailleurs la police empêche souvent les étrangers de circuler à pied dans les rues à partir de 20 heures.

Mardi, nous visitons la partie historique de Cuenca dès 7 heures, sous une petite pluie fine qui ne mouille presque pas. Je la connais déjà, l'ayant visitée en février 1996, mais je suis content de revoir ces belles maisons coloniales et ces églises, et puis c'est si vite fait...

D'ailleurs, nous repartons de Cuenca vers le nord par le car de 9 heures et arrivons deux heures plus tard au site Inca de Ingapirca. C'est le plus grand site Inca d'Equateur, mais il n'est pas fascinant (rien à voir avec les sites imposants du Guatemala ou du Mexique). Situé à 3 230 mètres d'altitude, il a été construit vers 1500. Doté d'un petit musée, il se visite en moins d'une heure. Des lamas broutent au milieu des ruines et le soleil se met à briller, quelle chance. Nous prenons ensuite un vieux bus en direction d'El Tambo, où nous attendons moins d'un quart d'heure le premier car qui nous conduira en direction de Quito : luxueux, le car, et plus de la moitié des places ne sont pas occupées, ce qui est rare... Il est 12H20. A 14 heures, nous déjeunons à Alausi, puis le car repart sous la pluie pour arriver à Riobamba à 16H45. Là, nous devons continuer jusqu'à Ambato, car la route directe qui va de Riobamba à Baños, notre destination finale, est coupée depuis quelques temps à cause des éruptions volcaniques, et cela fait un détour non négligeable (deux heures de plus environ). Nous arrivons à Ambato, la quatrième ville du pays (150 000 habitants), un peu avant 18 heures et je décide finalement de dormir là, ce qui me permettra de visiter son musée demain matin. Le peu que nous voyons de la ville, en rejoignant à pied notre hôtel, n'est guère folichon : ville sans charme et bien polluée par les gaz d'échappement des bus. Et puis les deux hôtels que nous visitons ne sont pas géniaux non plus, mauvais rapport qualité-prix.

Alors que Patricio se repose de cette nouvelle journée fatigante, je me rends pour une heure dans un Café-Internet. Puis je rentre à l'hôtel, où l'eau chaude ne marche pas et où le vieux patron me fait payer beaucoup plus que prévu... Ça fait partie des gros problèmes qu'un routard intrépide comme moi doit subir...

Mercredi, après une bonne nuit malgré tout, j'attends durant une heure l'eau chaude pour prendre une douche dans une salle d'eau collective assez crade, dont la porte ne ferme pas et dont certaines vitres sont transparentes (spécial voyeur). Je suis furieux. Enfin, à 7H30 le patron daigne brancher l'eau chaude ! Puis j'accompagne Patricio pour son petit-déjeuner et allons visiter le musée du collège Simon Bolivar, excellent. Outre de très nombreux animaux empaillés, s'y trouvent des phénomènes tels que mouton à deux têtes, cochon siamois, fœtus humain etc...

Puis, nous prenons le car de 10 heures pour Baños : une heure tranquille de route. Baños est une ville de villégiature très touristique créée récemment, en 1944, à 1 800 mètres d'altitude sur le flanc d'un volcan et autour de sources d'eau chaude (d'origine volcanique, vous l'avez déjà compris), et qui compte aujourd'hui 13 000 habitants. Si la ville elle-même n'est pas très belle, l'environnement montagneux, lui, est superbe. Sitôt arrivés, nous visitons plusieurs hôtels avant de nous décider, puis dégustons une bonne pizza.

L'après-midi, par un temps mitigé, nous partons voir le petit zoo soit-disant écologique, que je connais déjà et renfermant des espèces animales de la région et notamment des tapirs en liberté, genre de cochon poilu au nez en trompette et pas du tout agressif (l'animal, pas le nez...). Là, malchance, mon appareil-photo tombe en panne : c'est la troisième fois en un an, et pourtant c'est un Olympus ! Heureusement que maintenant je voyage toujours avec un appareil de rechange !

Puis nous flânonnons dans la petite ville et j'en profite pour enquêter pour le GDR. Je prends aussi des renseignements pour faire une balade de quatre heures en cheval demain, si le temps le permet. Nous rentrons assez tôt à l'hôtel pour nous coucher, car demain...

Mais demain commencera ma quatrième semaine de voyage en Equateur...

Jeudi, je me lève à 5 heures du matin, mais ça fait déjà un bon bout de temps que je suis réveillé, malheureusement : il faut dire que depuis 3 heures, plusieurs personnes me paraissant assez éméchées jouent de la guitare et chantent, très bien d'ailleurs, dans le petit parc juste sous notre chambre ! Le ciel est rempli d'étoiles et, un peu avant 6 heures, nous partons à pied à 10 minutes de là jusqu'aux piscines de la Vierge, en plein air, situées juste sous une grande cascade.

L'eau y est à environ 50 degrés et c'est très agréable à cette heure matinale où l'eau est propre, mais marron, et la piscine principale peu fréquentée. Et, curieusement, cela ne sent pas le soufre ! Je peux plaisanter avec des Equatoriens sympathiques, très contents d'être sélectionnés pour la prochaine coupe du monde de football.

Deux heures plus tard, nous nous douchons avec de l'eau glacée avant de nous rhabiller. Puis nous allons prendre un très copieux petit-déjeuner, tant pis pour mon régime... Et il se met alors à pleuvoir ! Zut ! Du coup, notre balade à cheval est compromise et j'en profite pour continuer la visite des hôtels pour le GDR, autant bien faire les choses. Ce qui me permet de discuter avec beaucoup d'hôtelier(e)s fort aimables, dont une Française qui nous invite à dîner ce soir dans son restaurant.

L'après-midi, il pleuviote un peu de temps en temps, mais le ciel reste trop incertain pour que nous puissions partir à cheval. Alors je finis mon enquête, achète quelques CD et organise ma journée de demain : s'il fait beau, matinée à bicyclette jusqu'à Rio Verde et bus jusqu'à Puyo et enfin tour jusqu'à un village indigène au sud de Puyo. Pourvu qu'il fasse beau !

En soirée, je pianote une heure sur un ordinateur, puis nous allons dîner comme prévu, car il est mal-poli, n'est-ce pas, de refuser une invitation... Et nous dînons excellemment : viande de qualité, gratin dauphinois, champignons et gâteau au chocolat. A 22H30, nous remercions bien Marthe-Hélène pour sa gentille invitation et nous rentrons vite nous coucher. Et dehors, il pleut toujours...

Après une nouvelle mauvaise nuit, je me réveille tôt ce **vendredi**. Avant 6 heures, une fanfare joue déjà devant la mairie, à côté de l'hôtel, et cela réveille Patricio : il s'agit en fait d'une répétition pour la fête de Baños qui se déroulera ce week-end. Déjà hier soir, des groupes folkloriques s'exerçaient en dansant dans la rue.

Le ciel est encore très nuageux ce matin, mais nous allons quand même récupérer les deux bicyclettes louées hier soir et partons sur la route de Puyo. Il pleuviote quelque temps et la route se transforme en piste pleine de flaques d'eau au bout de quatre ou cinq kilomètres ; et comme nos vélos ne sont pas équipés de garde-boue, nous nous salissons bien... Heureusement que cela descend presque tout le temps ! Puis la pluie cesse et nous pouvons admirer plus facilement les beaux paysages : montagnes embrumées, cascades, rivière, maisons isolées et champs bien verts.

Nous passons un long tunnel sans aucune lumière et donc très dangereux pour nous, puis nous arrêtons au kilomètre douze pour prendre une nacelle qui traverse la rivière s'écoulant à une soixantaine de mètres en-dessous, c'est assez impressionnant. Un bon jus de canne à sucre nous rafraîchit et nous repartons pour les quatre derniers kilomètres, jusqu'à Rio Verde. Là, nous nous promenons à pied une demi-heure jusqu'à une fabuleuse cascade, la Pailon del Diablo, cascade d'une force exceptionnelle.

Puis une voiture de l'agence vient récupérer les bicyclettes et nous embarquons dans un car pour Puyo à 9h45. Des travaux sur la route nous retardent d'un bon quart d'heure et nous arrivons à 11 heures au terminal de bus de Puyo, une ville tranquille de 15 000 habitants, à 850 mètres d'altitude en bordure de la forêt amazonienne. La voiture réservée par l'agence de Baños nous y attend, conduite par une jeune femme fort sympathique, en quatrième année d'architecture, accompagnée de sa fille de 10 ans. Nous nous rendons ainsi jusqu'à la réserve écologique de Hola Vida. La voiture, qui a gardé mon gros sac à dos (nous n'avons pris que le petit sac de Patricio avec très peu d'affaires), viendra nous chercher demain un peu plus loin. Nous marchons tous deux sur un chemin à travers la "selva" (la jungle) jusqu'à une autre cascade moins impressionnante où Patricio se baigne une dizaine de minutes. Nous revenons au bout d'une heure au petit restaurant pour déjeuner d'un repas simple, puis continuons jusqu'à un campement où nous prenons une grande pirogue de bois jusqu'au petit pont de Puyopungo, à une demi-heure à la rame sur le rio Puyo. Nous débarquons et marchons jusqu'au village isolé : quelques maisons autour d'un terrain de foot qui fait aussi office de cours de récréation de l'école, une centaine d'habitants tout au plus...

Là, nous attendons une demi-heure la fin d'une grosse averse.

Un peu plus loin, du haut de la rivière, nous apercevons de l'autre côté le très joli campement Indichiris, à l'endroit où le rio Puyo se jette dans le rio Pastaza, qui rejoindra bien plus loin le fleuve Amazonie. Nous appelons, une pirogue vient nous chercher et Jorge, un indien Quechua propriétaire du campement, nous accueille chaleureusement : c'est décidé, nous dormirons ici, dans des cabanes en bambous très simples, avec petits lits, draps et moustiquaires. Comme nous sommes les seuls touristes aujourd'hui, Jorge s'occupe bien de nous en nous expliquant la vie dans la jungle. Il nous emmène aussi promener pour voir ses tortues et ses élevages de poissons et nous présente ses perroquets. Et puis, étant chamanguériseur, il nous parle des plantes médicinales et de leurs pouvoirs. Intéressant, tout cela !

Le soir, après un bon repas préparé par sa femme, Jorge nous accompagne jusqu'à un lac pour observer à la torche des crocodiles, certains atteignant les trois mètres de long, mais nous ne voyons pratiquement que leurs yeux rouges. N'ayant moi-même pas de lampe, je n'en mène pas large dans la nuit, surtout lorsque Jorge glisse en traversant un ruisseau sur un tronc d'arbre et tombe dans l'eau, sans mal heureusement. Nous rebroussons alors chemin et rentrons au campement nous doucher et nous coucher.

Quelle excellente nuit ! Quelle tranquillité ! Et qu'il est agréable de se réveiller à l'aube parmi le chant des oiseaux ! C'est **samedi** et je laisse Patricio dormir : il se réveille à 8 heures... Il fait meilleur temps aujourd'hui, tant mieux ! Après un copieux petit-déjeuner, gratin de bananes-plantains, oeufs au plat, pain et café (j'ai provisoirement arrêté mon

régime pour des raisons de facilité), Patricio va se baigner dans le rio Puyo, Jorge nous ayant dit qu'il n'y avait pas de problème ; je ne me baigne pas, mais le surveille. Heureusement, car Patricio est peu à peu emporté par le courant, dû aux fortes pluies, jusqu'au rio Pastaza en crue. Jorge s'affole et je n'ai que le temps de me dévêtir pour me jeter dans la rivière, une quinzaine de mètres derrière mon filleul affolé qui hurle (et il y a de quoi !). J'arrive péniblement à le rattraper dans les eaux tumultueuses, mais il s'accroche à mon cou et je bois plusieurs fois la tasse. Nous avançons à une allure folle. Après plusieurs minutes qui me semblent bien longues, j'arrive à rejoindre la rive, et m'accroche à une première branche qui casse, puis à une seconde qui tient le coup, Patricio m'étreignant toujours : sauvés.

Complètement épuisé, je reste au moins dix minutes accroché à la branche pour récupérer un peu, puis nous nous hissons péniblement sur la haute rive boueuse, dans la jungle. Finalement, heureusement que j'ai pris un bon petit-déjeuner ! Nous rejoignons le campement en dix minutes, mais Jorge est déjà parti chercher des secours à Puyo, à plus de 20 kilomètres d'ici.

Pour la petite histoire, c'est la deuxième fois que je sauve un enfant : il y a trois ans environ, à San Luis (Brésil), j'avais secouru un petit Brésilien de 11 ans qui se baignait dans l'Atlantique. Et je me suis toujours dit qu'à mourir, ce serait mieux de le faire en sauvant quelqu'un plutôt que dans mon lit ! Pour conclure, je peux dire que je suis aujourd'hui parrain de Patricio pour la seconde fois !

Couverts de boue et de feuilles, nous nous douchons, puis quittons le campement pour rejoindre le mirador où doit nous attendre la voiture à 11 heures. Elle arrivera à 11H30 et, sur la route du retour, nous croisons Jorge dans une voiture de police : il est bien soulagé de nous voir vivants, je le remercie pour tout, paye ma nuit ainsi que les 10 dollars dus à la police pour le dérangement (ici tout se paye !), puis repartons pour Puyo.

Nous déjeunons pour reprendre quelques forces et, à 13H15, montons dans le car pour Tena : nous avons heureusement des places assises, mais le car deviendra archi bondé quelques kilomètres plus loin. Il y a un enfant assis sur mes genoux, une vieille sur mes pieds, une autre sur mon épaule et une poule qui caquette un peu plus haut : pourvu qu'elle ne ponde pas un oeuf qui atterrirait sur ma tête...

Presque trois heures de galère dans ce car, mauvaise piste de terre et arrivée à Tena peu avant 16 heures. Il fait chaud ici, nous ne sommes plus qu'à 518 mètres d'altitude dans le bassin amazonien. Nous visitons tout d'abord un sympathique petit parc botanique et zoologique, un bébé tigre dans nos jambes, puis dégustons une glace avant de partir à la recherche d'un hôtel. Une fois installés, je fais une heure d'Internet, puis nous allons manger dans une pizzeria à 21 heures. Ce n'est qu'en prenant ma douche le soir que je me rends compte que j'ai de multiples contusions sur les jambes et une douleur assez forte au genou.

Dimanche, nous prenons un petit-déjeuner copieux et, à 7H30, nous partons en car pour Lago Agrio, dans l'Oriente. J'avais heureusement réservé de bonnes places hier. Le temps est couvert. Après un contrôle d'identité, nous arrivons vers 15 heures. Située à 200 mètres d'altitude (il fait chaud), Lago Agrio est une ville de 60 000 habitants, fort moche, créée en 1979 à la suite de la découverte de couches pétrolifères en Amazonie. A seulement 25 kilomètres de la frontière colombienne, elle vivait aussi du tourisme colombien jusqu'à la dollarisation : mais aujourd'hui, tout est ici beaucoup plus cher qu'en Colombie ! Et c'est vrai que tout est cher ici, beaucoup plus encore que dans le reste du pays. Nous visitons quelques hôtels (beaucoup sont de passe) avant de nous décider pour une chambre minuscule avec une climatisation bruyante : de toute façon, le choix est limité : parmi les 40 hôtels, beaucoup n'ont plus de chambres libres !

Puis nous partons en voiture avec le sympathique patron d'un autre hôtel afin de voir le premier puit de pétrole de la région. Au retour, je joins par téléphone l'agence réceptive de Lago Agrio qui doit s'occuper de nous pour le tour, mais elle n'est au courant de rien, évidemment. Et l'agence d'Otavallo est fermée, puisque c'est dimanche : je suis furieux... Et, alors que je m'énerve, je rencontre Jorge (un autre...), qui tient aussi une agence de voyage à Otavallo et qui m'avait fait une proposition beaucoup plus onéreuse pour le tour. Et, bonne nouvelle, c'est maintenant lui notre réceptif et notre guide ! Sa famille tient un campement à Cuyabeno et il connaît bien le secteur. Rendez-vous est pris pour demain matin. Le soir, nous sortons dîner et nous promenons dans la rue principale, d'où il ne faut pas s'éloigner pour ne pas être agressés. Ici, c'est un peu le Far-West : ville de travailleurs immigrés, de prostitution, de bars louches, de cloaques...

Lundi, grasse matinée jusqu'à 8H30, puis nous déjeunons alors que, dans la rue, des écoliers manifestent pour la paix (à cause notamment des problèmes créés par les bandes armées colombiennes passeurs de drogue). Nous nous rendons ensuite à l'agence aérienne où il n'y a pas trace de nos tickets de retour réservés et payés à Otavallo. Le frère de Jorge s'occupera de ce problème et, à 11 heures, nous partons en car, Jorge, Patricio et moi, pour le parc de Cuyabeno. Sur la route, un bus colombien en bois, déjà aperçu hier, nous double ! Il pleut durant une bonne partie du trajet. A 14H45, nous descendons à Puente de Cuyabeno, où la maman de Jorge nous accueille chaleureusement et nous offre (si je peux dire, car c'est inclus dans le tour...) un copieux et délicieux repas : je mange pour la première fois de la viande de capybara, une espèce de cochon d'inde géant, pouvant atteindre 50 centimètres de haut.

Il ne pleut plus. Nous embarquons dans une longue pirogue à moteur conduite par un indien et nous parcourons le rio Cuyabeno durant trois heures ; promenade un peu longue, mais qui nous permet d'avoir un bon aperçu de l'Amazonie. En effet, ce parc est réputé pour être le meilleur endroit de toute l'Amazonie pour observer flore et faune. Car l'Amazonie est réputée pour ses nombreux animaux... qu'on ne voit jamais ! Les forêts amazoniennes étant très hautes, touffues et sombres, il est toujours difficile d'y observer les animaux et surtout les oiseaux. Mais ici, dans le parc de Cuyabeno, comme toute la forêt est parcourue de cours d'eau et de lacs qui la coupent, la vue est plus dégagée et l'observation est beaucoup plus facile, évidemment. Et il est vrai que nous voyons beaucoup d'oiseaux, notamment le toucan et son grand bec et le fameux hoatzin, un oiseau préhistorique qui a des griffes sur les ailes avant d'être adulte. Bon, ne croyez pas que nous rencontrons des tas et des tas d'animaux de partout, non, mais la balade est tranquille et plaisante.

Au milieu du parcours, des indigènes qui nous croisent en pirogue nous signalent un grand anaconda plus loin, mais nous ne le rencontrons malheureusement pas. Nous débarquons à la nuit tombante au campement de Palma Rosa, sur le lac Cocha Grande (appelé aussi Hormiga à cause des fourmis géantes qui y vivent) et nous installons dans une chambre toute simple, sans électricité (ah ! la bonne vieille bougie !), ouverte à tous les vents (maison traditionnelle du coin, les murs étant remplacés par des barrières), mais ayant des moustiquaires et son propre WC (c'est déjà pas mal...). Et puis nous sommes les seuls touristes du campement, et ça, c'est formidable !

Après un bon repas, avant de nous coucher, nous observons le ciel noir rempli d'étoiles : plus l'ombre d'un nuage, que c'est beau ! Il fait frais, la température est bien agréable. Seuls les bruits de la jungle tout autour sont un peu inquiétants...

Mardi, je suis réveillé par des hurlements : non, ce n'est pas Patricio qui fait un mauvais rêve ou qui est tombé du lit, ce sont simplement des singes hurleurs qui se disputent dans les arbres un peu plus loin.

Nous prenons plus tard un copieux petit-déjeuner puis, sous un ciel gris, partons en pirogue à rames sur le lac à la recherche des oiseaux. Quel calme ! L'eau est très noire : c'est dû à la décomposition des végétaux. Et cela tranche bien avec le vert de la forêt, ou plutôt les verts, car de nombreuses espèces d'arbres se côtoient, s'enlacent, se superposent : arbres géants, lianes, orchidées, palmiers, mangroves et j'en passe. Certains ressemblant un peu à l'acacia africain, mais sans épines, poussent directement dans l'eau. Nous observons une toile géante, d'environ 6 mètres de diamètre, fabriquée par de toutes petites araignées vivant en groupe. Des singes jouent dans les arbres, sautant de branches en branches : quelle dextérité ! Je ne suis pas sûr de pouvoir en faire autant ! Puis nous pêchons avec de gros hameçons et de la viande, en vue d'attraper quelques piranhas. Mais peine perdue : que dalle ! Quelques tortues plongent à notre approche alors que nous retournons vers 13 heures au campement pour le déjeuner.

Après un moment de repos, nous repartons en pirogue vers 15 heures. Il fait très beau maintenant et nous cherchons l'anaconda (un serpent d'eau géant, de la famille des boas) que nous n'avons pas pu trouver hier. Et, coup de bol, nous le trouvons : il est là, devant nous, en train de se faire bronzer sur une branche. Il est majestueux, avec ses tâches noires et brunes, et fait environ 4 mètres de long : je peux vous dire que c'est impressionnant. D'ailleurs, je n'en mène pas large lorsqu'à seulement 2 mètres de lui je prends quelques photos, surtout lorsque mon flash se déclenche et le réveille... Et dire que certains anacondas peuvent mesurer plus de 6 mètres et gober de gros animaux entiers après les avoir mordu et tué ! C'est un animal très dangereux, mais nous ne sommes plus à un danger près, pas vrai ?

Après cette rencontre, et bien plus loin, nous pêchons de nouveau, sans plus de chance. Il tombe soudain une grosse mais courte averse et nous nous réfugions sous nos ponchos. Deux arc-en-ciel brillent en même temps dans le ciel et se reflètent dans l'eau noire : c'est superbe ! A la fin de l'averse, Jorge et Patricio se baignent un peu (je surveille, mais ici l'eau est super-calme) puis nous rentrons au campement un peu avant la nuit, vers 17H30.

Plus tard, après l'excellent dîner (vais-je reprendre tous les kilos perdus ?), nous repartons à la rame pour une petite heure à la recherche des crocodiles. Le ciel est maintenant plein d'étoiles, nous sommes juste sur la ligne de l'équateur, les constellations sont un peu inversées par rapport à la France et j'ai du mal à m'y reconnaître. Quant aux crocodiles, nous en apercevons peu, mais il s'en trouve juste à côté de notre embarcadère ! Jorge me rassure : ils ne montent que très rarement jusqu'aux chambres...

La nuit a de nouveau été excellente, j'ai dormi comme un loir en rêvant aux crocodiles et, ce **mercredi** matin à 7 heures, je prends ma douche tout en observant les singes jouant dans les arbres à 20 mètres de là. Le temps est encore gris : c'est normal en Amazonie. Après le petit-déjeuner, nous partons, cette fois-ci en pirogue à moteur, pour nous rendre à Puerto Bolivar, un village indigène siona ; il n'existe plus que trois villages de Sionas, regroupant tout au plus 350 personnes déjà bien civilisées : encore une ethnie qui va disparaître ! Le long du trajet, nous observons beaucoup d'oiseaux ainsi que de gros papillons bleus, de la taille d'une main d'homme. Mais, surtout, nous pouvons voir un dauphin d'eau douce, tout rose, d'une espèce qui aime aussi nager et s'amuser avec les baigneurs. Au bout d'une heure, nous arrivons au village, où nous visitons l'école et parlons avec l'unique instituteur. Ici vivent une centaine de personnes, qui ont l'électricité depuis un an seulement (et déjà des télévisions, bien sûr !).

Nous repartons vers notre campement sous une pluie diluvienne et, malgré nos bons ponchos en caoutchouc, l'eau arrive quand même à s'infiltrer de partout. Que d'eau, que d'eau, que d'eau ! C'est trempé que nous rejoignons notre chambre pour nous changer avant le déjeuner. Et le problème, ici, c'est qu'avec l'humidité il faut parfois plusieurs jours pour que les vêtements sèchent !

L'après-midi, la pluie est bien moins forte et nous repartons en pirogue à moteur, cette fois-ci avec nos bagages, car nous changeons de campement pour rejoindre celui de la maman de Jorge. L'eau de la rivière est par moment marron et même blanc laiteux, c'est curieux. Un tronc bouche pratiquement la rivière et nous passons de justesse sous une branche en protégeant notre figure : des centaines d'abeilles volent tout autour. Ça, c'est de l'aventure ! (mais, heureusement, sans piqûres !). Puis le moteur tombe plusieurs fois en panne, et la nuit approche... Tiens, un aigle haut-perché !

Finalement, c'est deux heures avant la nuit que nous arrivons au nouveau campement, plus confortable et bien mieux que l'autre. Et la mamita n'a pas fait les choses à moitié : Patricio et moi avons chacun notre bungalow, pratiquement sans murs, avec salle d'eau mais toujours pas d'électricité (c'est d'ailleurs très bien comme cela), le mien avec un grand lit. C'est très chouette, et nous sommes toujours les seuls touristes ! Pour couronner le tout, le soleil apparaît ! Le dîner lui aussi est excellent : la maman de Jorge n'a pas lésiné sur la qualité.

Nous allons nous coucher de bonne heure. Je lis un peu et m'endors rapidement.

Voilà que se termine ma quatrième semaine en Equateur, qui aurait pu ne pas se terminer du tout !

Et, quand je repense à ce qui aurait pu être une tragédie samedi, je m'étonne de plusieurs choses, insignifiantes mais surprenantes :

- d'abord, je n'ai pas hésité une seconde pour plonger dans ces eaux très mouvementées, ni ressenti de peur autre que celle de ne pas pouvoir sauver Patricio.
 - je n'ai pas du tout senti non plus la fraîcheur de l'eau en y entrant, alors que je suis frileux par nature.
 - avec toute l'eau que j'ai bu, j'aurais dû être terriblement malade (diarrhées notamment). Eh bien non !
 - la moindre eau dans mes oreilles me donne automatiquement une otite. Et là, rien !
 - et je n'ai commencé à ressentir mes blessures que le soir, plus de dix heures après le sauvetage !
- Tout cela est assez incroyable, non ? Le psychisme ???

Semaine du jeudi 13 au mercredi 19 décembre 2001 (en Equateur, cinquième semaine...)

Jeudi, le soleil brille ; tant mieux, nos affaires vont enfin pouvoir sécher... Ma nuit fut excellente ; je me lève tôt, à mon habitude, et lis avant de prendre un succulent petit-déjeuner. Je dois reconnaître que la maman de Jorge nous gâte.

Nous partons en promenade à 8 heures : au bout de 20 minutes, la pirogue nous laisse au pied d'un sentier qui s'enfonce dans la jungle ; un tout petit sentier, car ici la végétation recouvre tout en quelques jours...

Nous cheminons 3 heures à la découverte de la faune et de la flore, notamment des plantes médicinales ou odorantes. Malheureusement, je l'ai déjà dit, beaucoup d'espèces animales et végétales sont en voie de disparition ; et la présence de pétrole à proximité n'arrange rien ! Nous apercevons les mêmes oiseaux que sur la rivière, un écureuil, des fourmis au goût de citron, succulentes (eh oui, ça se mange !), du bois ou des écorces qui dégagent une bonne odeur, goûtons aussi à la sève très blanche d'un arbre, qui guérit les maux de ventre, etc...

Nous allons de découvertes en découvertes, mais les animaux ne sont pas au rendez-vous. Le sentier est souvent boueux et nous traversons de nombreux ruisseaux : heureusement que nous avons des bottes. Nous rentrons au campement vers 11H30 et je suis bien fatigué ; je ne sais si cela est dû à la chaleur, au manque de sommeil ou aux conséquences de l'important effort que j'ai dû faire samedi dernier et dont, il est vrai, j'ai du mal à me remettre...

Après le déjeuner, je vais me coucher pour une sieste de deux heures ; et je me réveille encore plus fatigué qu'avant... Patricio et Jorge partent chacun dans un kayak monoplace, moi je préfère me reposer encore et lire. Le coup de barre, ça m'arrive de temps en temps. Patricio revient une heure et demie plus tard, enchanté de son expérience. Puis nous nous baignons un peu ; ici il n'y a pas de courant. Il a finalement fait un temps superbe toute la journée et tous les vêtements sont secs. Juste après le repas, dès 20 heures, nous allons nous coucher.

Vendredi, je me réveille à 3H30, alors que Jorge devait le faire à 4 heures. Après un petit-déjeuner rapide, nous quittons le campement à 4H30. La pirogue à moteur nous conduit dans la nuit, durant un quart d'heure, jusqu'à la route où nous attendons un car qui n'arrivera finalement qu'une heure plus tard. Nous trouvons des places à l'arrière, c'est très inconfortable mais mieux que si nous étions debout. Il se met à pleuvoir à verse et, même lorsque le jour est là, il fait tellement sombre que je dois utiliser ma lampe frontale pour lire.

Nous arrivons à Lago Agrio à 8H30, récupérons finalement nos billets d'avion (ouf !), quittons Jorge qui rentrera à Otavalo en car (14 heures de car !) et prenons un taxi pour l'aéroport où nous sommes bien en avance. L'avion décolle à l'heure prévue, 11H45, pour atterrir à Quito à 12H15 (une demi-heure de vol pour moins de 400 francs, cela remplace avantageusement une journée de bus). Dommage qu'avec ce temps couvert nous n'ayons pu contempler la superbe cordillère des Andes, surnommée ici "L'avenue des volcans" !

De l'aéroport de Quito, où il ne pleut plus, nous marchons 20 minutes jusqu'au carrefour où s'arrêtent très fréquemment les cars pour Otavalo. Aucune attente, et nous arrivons à destination vers 15 heures. Mon premier devoir est d'aller dans un Café-Internet répondre à mon courrier et envoyer de mes nouvelles ; j'y reste 3 heures !

Puis, de 19 à 21 heures, je vais écouter mes amis otavalo (dont Patricio le musicien) jouer de la musique andine dans un restaurant. J'attends ensuite Patricio (mon filleul) plus d'une heure dans la rue où il fait bien froid ; je suis frigorifié. Il arrive enfin de l'école (il y est retourné juste pour le dernier jour avant les vacances de Noël) et nous prenons un taxi jusqu'à la maison. Là, je discute encore un bon moment avec la famille, surtout au sujet du baptême qui aura lieu demain soir, et je finis par me coucher, exténué, à près de minuit.

Samedi, malgré ma fatigue, je me réveille quand même bien avant 6 heures : zut et rezut... J'en profite pour ranger toutes mes affaires. Vu le nombre de CD que j'ai achetés, je vais revenir en France plus chargé qu'au départ...

Après le petit-déjeuner en famille, vers 9 heures, je pars au centre-ville. C'est samedi, jour du grand marché. Et j'en profite pour faire mes emplettes : banque, magasin de photo, agence de voyage et autres...

Puis, à midi, je retourne une heure dans le Café-Internet où j'ai maintenant mes habitudes...

Je suis de retour à la maison à 15 heures, mais je ne peux me reposer à cause du bruit. Je parle à Laura, sa maman, de la presque noyade de Patricio et elle m'explique qu'ils doivent aller voir maintenant un chaman, car l'âme de Patricio est certainement restée sur les lieux du drame, et il faut la faire revenir. Cela fait partie des croyances indigènes : comme quoi on peut être catholique et animiste en même temps. Que puis-je répondre à cela ?

Un peu plus tard, après m'être changé (j'ai même pu fermer mon pantalon, alors que la dernière fois, il y a deux mois, j'avais eu toutes les peines du monde à le faire), je retourne en ville pour récupérer mes photos et aller à l'église à 19 heures. La cérémonie commence par un mariage, qui dure presque une heure, puis continue par une quinzaine de baptêmes : c'est du travail à la chaîne... Enfin, tout se passe bien, et me voici parrain du petit Rumi, trois ans.

C'est bien fatigué que je prends un taxi avec une partie de la famille et rentre vers 21 heures à la maison. Puis c'est la fête : apéritif, copieux repas pour une trentaine de personnes, musique et bal. Les indiens boivent beaucoup en ces occasions et sont déjà complètement bourrés au bout d'une heure ! Et cela dure comme ça jusqu'à plus de deux heures du matin ! Je me couche, exténué...

Dimanche, je me réveille quand même trop tôt, vers 7 heures. Je reste à la maison pour me reposer, mais n'arrive pas à dormir : je lis, j'écoute de la musique et je finis même d'écrire une chanson commencée depuis plusieurs mois (j'en ai deux autres en cours, mais j'ai du mal à les terminer...).

L'après-midi, comme il fait beau, je joue au football avec des voisins en contrebas de la maison, mais je m'épuise vite : poids encore trop important, manque d'entraînement sportif ou effet de l'altitude ? Ces trois raisons sont certainement combinées... Inutile de vous dire que je me suis couché assez tôt (ça y est, je l'ai dit).

Lundi, je suis de nouveau réveillé par le bruit : le papa qui part à Quito à 3 heures du matin, le fils aîné qui met la musique à 6 heures... Il fait beau et je me lève donc, à 6 heures. Je recommence mon régime, car je suis sûr d'avoir repris du poids durant mon séjour amazonien. Puis je pars tout seul me balader au centre vers 10 heures. J'y achète une chaîne et une croix en or pour Rumi, puis visite quelques hôtels pour le GDR. Je retourne ensuite à la maison prendre mon unique repas de la journée, celui de midi.

L'après-midi, je me rends en bus à la cascade de Peguche en compagnie de Patricio et de son ami de collège, Edgar. Le temps se couvre un peu, mais il fait bon. Nous nous promenons un moment puis nous rendons à pied jusqu'à une pierre sculptée et peinte, lieu rituel des indigènes de Peguche. Nous rentrons avant la nuit et je peux me reposer.

Enfin, cette nuit, j'ai bien dormi ! Ce **mardi**, je passe la matinée dans le centre d'Otavalo, puis l'après-midi me rends en taxi avec Hernan, son oncle Giovanni, Patricio (le musicien) et son frère David jusqu'aux lagunas de Mojanda, à 17 kilomètres. Patricio (mon filleul) ne nous accompagne pas car je l'ai puni, pour la première fois depuis 6 ans...

Ces lacs se trouvent à 17 kilomètres au sud d'Otavalo et la piste pour y accéder est mauvaise. Le coin est vraiment sauvage. Le temps se couvre et, à plus de 4 000 mètres d'altitude, il fait frais ! Nous grimpons, en 30 minutes, presque jusqu'au sommet d'une montagne à hauteur de nuages mais, vu le temps, la vue n'est pas fantastique...

Soirée "en famille".

Nouvelle bonne nuit ! Je crois que j'ai complètement récupéré de ma fatigue de ces derniers jours, enfin ! Et pour ce **mercredi** le programme de la journée est rude. J'ai prévu une excursion avec Hernan, les deux Patricio, David et Giovanni (nous sommes donc 6). A 8 heures, nous partons en car jusqu'à Ibarra, ville de 100 000 habitants au nord d'Otavalo, sur la panaméricaine qui rejoint la Colombie. Nous visitons un peu cette ville, qui a peu de charme : fondée en 1606, elle été totalement détruite par un tremblement de terre en 1868. Nous montons en taxi jusqu'au mirador Alto de Reyes d'où la vue sur la ville et sur le lac Yahuarcocha (lac de sang) est superbe, car il fait très beau.

Nous prenons ensuite un autre car jusqu'à El Angel, où nous arrivons vers 11H30 et déjeunons dans un restaurant d'une bonne soupe, de riz au poulet et d'un jus de fruit pour 1 dollar chacun (seulement !).

Vers 13 heures, un taxi-camionnette au chauffeur très sympathique nous conduit jusqu'à la réserve écologique El Angel, à 15 kilomètres et une heure de route. Ça grimpe pas mal et nous nous retrouvons à 3 700 mètres d'altitude. Le paysage est splendide, toutes les collines sont recouvertes d'un genre de plante grasse qui s'appelle frailejon et le chemin aménagé nous emmène en une demi-heure jusqu'au lac El Voladero. Dommage que, comme tous les après-midi, le temps se soit couvert !

Après cette bonne balade, le taxi nous emmène jusqu'à un centre thermal comprenant deux piscines chauffées par des eaux volcaniques, mais pas trop chaude (30-35 degrés ?). Nous sommes seuls avec le conducteur, c'est bien agréable : cela me délasse et les enfants s'amusent comme des fous... Le taxi nous laisse ensuite sur la route où nous attrapons un car pour Quito d'où nous descendons à Otavalo vers 19 heures.

Au fait, dans le car, je lis un article de journal qui annonce que 70 % des enfants équatoriens vivent dans une extrême pauvreté. Cela ne m'étonne pas, tout est devenu si cher ici : comme je le disais, comment une famille peut elle se payer un litre de lait à 8 francs lorsqu'elle ne gagne pas 800 francs par mois ?

Nouvelle soirée à la maison et je me couche de bonne heure.

Ainsi se termine ma cinquième semaine en Equateur...

Demi-semaine du jeudi 20 au samedi 22 décembre 2001 (en Equateur, fin...)

Jeudi, je me rends dès 9 heures au cimetière faire mes adieux à mon ami Gustavo : je nettoie sa tombe et dispose les fleurs que j'ai achetées. Une heure plus tard, je vais faire mes derniers achats au centre, récupérer des photos, discuter avec Jorge (le guide), puis passe plus d'une heure dans un Café-Internet.

Après avoir déjeuné avec Patricio et Giovanni, je me balade un peu, puis rentre à la maison. Je prépare mes bagages et passe ma dernière soirée avec mes amis.

Vendredi, je pars à 9 heures avec le petit Deivi à son école : c'est le défilé des enfants organisé pour la Noël. Puis je vais en ville et reviens pour déjeuner.

A 14 heures, je pars avec Patricio jusqu'à l'aéroport de Quito, deux heures de car. Sa maman, son papa et mon petit filleul Rumi nous rejoignent peu après et les adieux sont tristes (forcément...).

Je m'envole à 19 heures après avoir eu une petite peur : l'avion est surbooké et j'obtiens la dernière place. Du coup, on me met en "classe affaires" et ça, c'est le pied : siège confortable, vidéo personnelle, repas copieux... Et je récupère la même place après notre arrêt de presque deux heures à Guayaquil.

Samedi 23 décembre. J'ai assez bien dormi dans l'avion cette nuit et arrive à Madrid à 14 heures. J'en repars trois heures plus tard et atterris à Marignane à 19H20. Il fait froid et je suis surpris. Mes bagages sont là. Un car pour Marseille, le métro, et me voilà de retour dans mon petit chez moi.

Encore un voyage qui se termine...

--- FIN ---